

5

DIACHRONIQUES

REVUE DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE DIACHRONIQUE

LA PHONÉTIQUE HISTORIQUE DU GALLO-ROMAN

État des lieux et perspectives

PHILIPPE SÉGÉRAL & TOBIAS SCHEER

Présentation

CHRISTIANE MARCHELLO-NIZIA

De JE à J' en français : étapes vers l'élision, interactions
entre phonétique et syntaxe

ROLAND NOSKE

L'évolution de la structure prosodique du français
et du francique

HAIKE JACOBS

L'interaction entre le système d'accentuation et la
consonnification des voyelles en hiatus dans la phonologie
historique du français

PHILIPPE SÉGÉRAL & TOBIAS SCHEER

De la communauté de destin des voyelles en syllabe fermée
dans l'évolution du latin vulgaire à l'ancien français

ANDREA CALABRESE

Markedness effects in the Gallo-Romance vowel system

RÉSUMÉS/ABSTRACTS



SODIS
F388247 12 €

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

Maquette : www.stephanemercier.fr



DIACHRONIQUES

LA PHONÉTIQUE HISTORIQUE
DU GALLO-ROMAN

5

REVUE DE
LINGUISTIQUE
FRANÇAISE
DIACHRONIQUE

DIACHRONIQUES

LA PHONÉTIQUE HISTORIQUE DU GALLO-ROMAN

État des lieux et perspectives

5
2015



Diachroniques
n° 5 – 2015

Revue de linguistique française diachronique

La phonétique historique
du gallo-roman.
État des lieux
et perspectives





© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

ISBN : 979-10-231-0530-8

Maquette initiale : Compo-Méca
Réalisation : 3d2s – Emmanuel Marc Dubois

PUPS
Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris

pups@paris-sorbonne.fr
<http://pups.paris-sorbonne.fr>
Tél. (33) 01 53 10 57 60
Fax. (33) 01 53 10 57 66



De la communauté de destin des voyelles en syllabe fermée dans l'évolution du latin vulgaire à l'ancien français

Philippe Ségéral

Université Paris 7-Diderot

UMR 7110 Laboratoire de linguistique formelle

Tobias Scheer

Université Nice Sophia-Antipolis

UMR 7320 Bases, Corpus, Langage

1. Introduction¹

« Les voyelles sont dans tout mot latin *libres* ou *entravées*. Cette distinction est capitale [...] », écrit Bourciez (§ 22). Et elle est de fait continûment présente dans l'exposé, chez cet auteur, des évolutions des voyelles accentuées (chapitre IV), des initiales (chapitre V), et aussi – quoique de façon beaucoup moins systématique, des prétoniques (§§ 16-18). Fouché fait de même : les notions de syllabe ouverte / fermée sont constamment mobilisées (230-235 pour les toniques, chapitre VIII *pass.* pour les initiales, et chapitre IX *pass.* pour les prétoniques). Plus généralement, aucune description des évolutions vocaliques, dans la littérature², ne se passe de cette distinction – en effet capitale.

En dépit de l'importance de cette opposition, les évolutions vocaliques en syllabe fermée en gallo-roman n'ont guère été étudiées en tant que telles. À cela, il y a plusieurs raisons possibles. La principale réside sans doute dans

1. Nous remercions Matthieu Ségui pour sa relecture de cet article et ses commentaires.
2. Entre beaucoup d'autres : Nyrop (1904, I : § 148), Clédat (1917 : § 7b, 11 et *pass.*), Pope (1952 : § 125, 197 et *pass.*), Rheinfelder (1953 : § 23, et *pass.*), Regula (1955 : 19-20 et *pass.*).

l'aspect « secondaire » que revêt la syllabe fermée du fait de sa distribution lacunaire par rapport à celle des syllabes ouvertes. En latin, en effet, une syllabe fermée est exclue par la règle accentuelle en position posttonique (interne) et, en position finale, le contraste entre les deux types de syllabes est neutralisé – la (ou les) consonne(s) à la marge droite de la voyelle finale sont souvent décrites comme « extrasyllabiques » pour cette raison – et la finale se comporte comme une syllabe ouverte. La situation est résumée en (1).

(1)

	initiale	prétonique(s)	tonique	posttonique	finale
syllabe ouverte	oui	oui	oui	oui	oui
syllabe fermée	oui	oui	oui	*	*

Cette distribution fait apparaître la syllabe ouverte comme fondamentale: la syllabe fermée n'est qu'une configuration secondaire, possible en des cas limités.

Mais au-delà encore, c'est la possibilité même de la position prétonique pour les syllabes fermées qui a dû plus qu'autre chose contribuer à décourager les essais de généralisation sur cette structure syllabique. Les prétoniques constituent en elles-mêmes en effet un objet malcommode. Elles sont tout d'abord peu nombreuses, comparées aux autres positions syllabiques: une prétonique suppose un quadrisyllabe au moins, or la grande majorité des formes sont bi- ou trisyllabiques. De plus, une syllabe prétonique est, en latin, soumise, si elle est brève, à l'apophonie interne – y compris en syllabe fermée, ce qui réduit les occurrences d'un certain nombre de timbres, en particulier à, qui passe à ě, et ǒ, qui passe à ů (Niedermann 1985 : § 18). Ensuite et surtout, la prétonique, présente le plus souvent dans des formations préfixées et/ou suffixées, est un site privilégié pour les effets d'analogie en provenance des formations simples correspondantes (voir Niedermann 1985 : § 19 pour le latin même et, pour le gallo-roman, Fouché : 478 rq1, rq2).

Considérer les évolutions vocaliques en syllabe fermée est néanmoins, pensons-nous, crucial. Dans les sections 2 à 4, nous

les examinerons dans les trois situations où la syllabe fermée se rencontre, l'initiale, la tonique et la/les prétonique(s), et nous ferons valoir plusieurs généralisations significatives, jusqu'ici incomplètement aperçues ou sous-estimées, qui permettent d'établir *in fine* la stricte communauté de destin des voyelles en syllabe fermée: *pour une voyelle donnée, les évolutions sont identiques dans les trois positions possibles: initiale atone, prétonique(s) atone(s), tonique.*

Dans la section 2, nous mettrons tout d'abord en évidence que les voyelles en syllabe fermée ne font jamais l'objet d'une syncope: la syncope ne concerne que les voyelles (atones) en syllabe ouverte.

Dans la section 3, nous montrerons ensuite que l'évolution des timbres des voyelles en syllabe fermée est identique dans les trois positions possibles. Les timbres originels, de façon générale, se maintiennent sans changement. Les seules évolutions que l'on constate interviennent lorsque la syllabe est fermée par trois codas particulières (nasales, l et yod), mais, crucialement, les évolutions sont, dans ces cas également, identiques dans les trois positions. Nous analysons l'effet de ces codas comme consécutif à leur « résolution vocalique »: elles disparaissent en tant que consonnes en coda, mais leurs éléments vocaliques se reportent sur la voyelle précédente. Yod ne fait nullement exception: sa présence à droite de la voyelle considérée suite à une série de processus (métathèse, résolution des vélaires...), n'aboutit pas à une prétendue « diphtongue », mais seulement à une suite voyelle + coda et c'est seulement en se « résolvant » en ses éléments vocaliques que yod – comme l ou les nasales, modifie la voyelle précédente.

On notera à l'issue de la section, qu'aucune des évolutions en syllabe fermée ne consiste en une centralisation vers schwa (ə): la centralisation, comme la syncope, ne s'observent qu'en syllabe ouverte (atone).

Dans la section 4 et dernière, nous nous efforcerons de tirer les conséquences des généralisations atteintes et de proposer une vision générale des évolutions vocaliques entre le latin

vulgaire et l'ancien français. Si, en effet, la « solidité » des voyelles entravées a été entr'aperçue et notée, de diverses manières, dans la littérature³, elle n'a pas été, à notre connaissance, clairement établie, mais surtout ses implications n'ont pas été prises en compte.

Or, si les généralisations faites dans les sections précédentes sont correctes, c'est tout d'abord le point de vue classique qui sous-tend la pensée de tous les manuels (dont l'ordre de présentation est sur ce point très parlant) qui doit être fondamentalement renversé: ce n'est pas l'opposition tonique vs atone qui est fondamentale, l'opposition libre vs entravée n'étant que secondaire. Au contraire, l'évolution d'une voyelle dépend *d'abord* de son caractère libre ou entravé, le différentiel introduit par l'accent n'étant que *secondaire* et ne concernant que le premier des deux groupes – les voyelles en syllabe ouverte. Dans ce cadre, les évolutions vocaliques apparaissent distribuées de façon simple: le maintien sans changement est l'apanage de la syllabe fermée, la syllabe ouverte étant le site de la modification de timbre (en gallo-roman par voie de diphtongaison) à la tonique, de la centralisation ou de la syncope à l'atone – ces deux derniers processus n'étant que deux stades sur la même pente d'évolution.

C'est ensuite la *doxa* de l'accent « d'intensité » qui doit être écartée définitivement: outre que les observations des phonéticiens en invalident tout simplement la réalité (voir Noske,

3. Darmesteter *et al.* (1924: §493 p.159) notent ainsi dans leur « Résumé historique » que « les voyelles entravées se maintiennent sans changement ». Bourciez, après avoir dit que la différence entre voyelles libres et entravées est « capitale », ajoute: « On peut dire qu'en général les voyelles libres ont évolué d'une façon plus spontanée, et ont éprouvé des changements plus considérables: l'action de l'entrave a donc été *essentiellement conservatrice* » (italiques de l'auteur). La phrase est quelque peu sibylline, mais, se trouvant au seuil du chapitre « Action de l'entrave », elle ne peut que viser le fait que les timbres se « conservent » sans changement en syllabe fermée, hors les cas, en nombre limité, où l'entrave – précisément – agit, en se vocalisant, sur le timbre. Toutefois, dans l'esprit de Bourciez, ceci concerne l'initiale et la tonique entravées, la prétonique restant à part. Quant à Straka (1979: 264: §12), il note sous l'intertitre « Renforcement vocalique indépendant de l'accent et de la position »: « [...] dans une syllabe intense, notamment au centre syllabique avant l'entrave, les voyelles gardent leur timbre sans le modifier ».

ce recueil), l'accent d'intensité ne permet en aucune façon de rendre compte du maintien sans changement qu'on constate en syllabe fermée aussi bien atone que tonique. Nous montrons qu'au contraire si l'on reconnaît dans l'accent un *accent de longueur*, la distribution des évolutions vocaliques observables en fonction 1^o de la structure syllabique et 2^o de la présence / absence de l'accent retrouvent une lisibilité simple.

Enfin, après avoir brièvement présenté le cadre syllabique dans lequel nous opérons (« CV strict »), nous proposons une explication de la distribution des processus qui ont affecté les voyelles en fonction 1^o de la structure syllabique, 2^o de la présence / absence de l'accent.

Avant de passer à l'analyse, précisons que les faits considérés ici sont essentiellement ceux qui s'observent depuis le latin vulgaire jusqu'à la fin de l'ancien français (première moitié du XIV^e siècle).

2. Maintien des voyelles en syllabe fermée

La première généralisation concernant l'évolution des syllabes fermées que nous voulons porter au jour s'énonce simplement :

(2) une voyelle en syllabe fermée ne tombe jamais.

Pour la syllabe tonique, la chose est évidente : une voyelle tonique demeure quelle que soit la forme de la syllabe où elle se trouve.

Pour la syllabe initiale, la généralisation (2) ne pose pas non plus de problème. L'initiale peut disparaître (voir section 4 et note 36), mais pas en syllabe fermée. Parmi les formes impliquant une chute de la voyelle initiale listées par Fouché (423-425) et par Bourciez (§ 19-H), seul l'étymon proposé par les deux auteurs pour *crouler*, **corrotulare*, supposerait une disparition de voyelle en syllabe fermée. Mais **crotulāre* (Gamillscheg 1969 *s.u.* *crouler*) semble un étymon beaucoup plus fondé. Quant aux démonstratifs du type *(ec)ce + istu / + ille* > *cist / cil*, du déterminant / pronom objet *(il)lu / (il)la* > *le / la* et du futur *sera* <*(es)ser(e)-at, il ne s'agit pas seulement d'une

chute de voyelle initiale mais d'une aphérèse et celle-ci ne relève pas de la simple phonologie de l'initiale, vu les phénomènes de cliticisation impliqués (Fouché : 424, Bourciez : § 8-rq2, 19-rq3, La Chaussée 1989 : 65, 71).

Ainsi, seules les prétoniques seraient susceptibles d'invalider la généralisation en (2). Mais leur étude montre, comme on le verra ci-dessous, que (2) est correct.

2.1. Prétonique unique

Voyons d'abord le cas où l'on a une seule prétonique. Alors que la chute de la prétonique autre que a (qui donne \emptyset) est de règle en syllabe ouverte (sauf après attaque branchante où la voyelle, quelle qu'elle soit, passe aussi à \emptyset , type *quadrifurcu* > *carrefour*), son maintien en syllabe fermée est tout autant de règle. Exemples en (3)⁴:

(3)

latin	français	latin	français
abbreviāre [vj] ⁵	a. <i>abregier</i>	impraegnāre [nj]	a. <i>impreigner</i>
abortāre	<i>avorter</i>	indictāre	a. <i>enditier</i>
abundāre	a. <i>avonder</i>	inhortāre	a. <i>enorter</i>
*adventūra	<i>aventure</i>	insignāre [nj]	<i>enseigner</i>
*albispīnu	a. <i>albepin</i>	inundāre	a. <i>enonder</i>
condemnāre	a. <i>condemner</i>	*juvencellu / -cella	<i>jouvenceau / -celle</i>
corruptiāre	a. <i>corocier</i>	prōmunturiu	<i>promontoire</i>
disturbāre	a. <i>destorber</i>	voluntāte	<i>volonté</i>
*escultāre	écouter	gubernāc(u)lu	a. <i>gouvernail</i>
excaldāre	échauder	*suaviāre [vj]	a. <i>souagier</i>

- En (3) et dans tous les exemples dans la suite de l'article, la voyelle tonique est soulignée. Les formes de l'ancien français sont précédées de a., celles du moyen français de m., les étymons d'origine germanique de g. Noter que nous utiliserons le symbole [ø] pour API [œ] afin d'éviter toute confusion avec le symbole ø employé pour « zéro ». Les formes précédées d'un astérisque sont non attestées, celles précédées de deux astérisques, agrammaticales.
- En (3) et dans les tableaux *infra*, nous précisons entre crochets à la suite de l'étymon le groupe consonantique coda-attaque impliqué lorsque celui-ci n'est pas évident : en particulier la géminée -jj- correspondant à <i> intervocalique dans la graphie latine, les séquences C + yod provenant de i bref en hiatus (vj, nj, lj, tj, dj) et les séquences ks, kl > js, jl. Sur le caractère entravant de ces groupes, voir la section 3.1.

La prétonique en syllabe fermée, clairement, se maintient. Clédat (1917: 8), qui fait la même observation (« les voyelles atones⁶ se sont maintenues quand elles étaient *entravées* »), mentionne toutefois à la suite les cas de *ministeriu* et *monasteriu* dont les aboutissements respectifs *métier* et *moutier* semblent impliquer la syncope de la prétonique en syllabe fermée. Mais *ministeriu* et *monasteriu* ne peuvent pas être les étymons de *métier* et *moutier*: a. *menestrel* < *minister(i)āle* et a. *menestier* (*Eulalie* 10) < *ministeriu*, dans lesquels la voyelle se maintient dans le même environnement, le prouvent. Nous n'avons pas d'étymon à proposer pour *métier* et *moutier*⁷ mais, quoi qu'il en soit, ces deux formes ne peuvent pas être invoquées comme exemples de la chute d'une voyelle prétonique en syllabe fermée⁸.

Il faut encore mentionner ici le cas de a. *goitron* < *gutturiōne*, a. *poitron* (mod. *potron* dans *potron-minet*) < *posteriōne*, a. *merrien* < *materiame*, auxquels on joindra – en anticipant sur la section 2.2, ces mots ayant deux prétoniques – a. *empaistriier* < *impastoriāre* et, peut-être, a. *merrement* < *materiamentu*. Dans tous ces mots, on a affaire à une séquence -ri- où i est en hiatus

6. Pour Clédat, qui postule un « accent secondaire » sur l'initiale, les « voyelles atones » dont il s'agit sont les prétoniques.
7. Bourciez (§ 49-rq1) pose des étymons reconstruits **misteriu* et **mosteriu*. Fouché (476) fait de même, et envisage une « sorte de réduction haplogogique » pour rendre compte de *métier* et un effet d'analogie à partir de celui-ci pour *moutier* – mais on comprend mal pourquoi l'haplogogie ou l'analogie n'auraient pas joué dans le cas de a. *menestrel* et *menestier*. Le TLFi (s.u.) propose de façon beaucoup plus convaincante que, via un croisement avec *mysteriu*, l'étymon de *métier* est bien **misteriu*: « Mestier repose sur un lat. vulg. **misterium* qui, plutôt qu'à une contraction de *ministerium*, est dû à un croisement avec le lat. *mysterium* dont les sens, dans la langue chrét., sont très voisins ».
8. On ne peut non plus invoquer a. *rainsel* (mod. *rinceau*) comme exemple de chute d'une voyelle en syllabe fermée. Le FEW (s.u. **ramuscëllu*) et TLFi (s.u. *rinceau*) posent, sur la base de it. *ramoscello*, un étymon **ramuscëllu*, diminutif de *ramus* « branche », et on aurait donc un cas de syncope vocalique en syllabe fermée: **ram(u)scëllu*. Mais, si cet étymon se justifie pour l'italien, il ne semble pas acceptable pour *rainsel*: dans les diminutifs en -*scëllu*, la voyelle précédente demeure toujours, aussi bien i (*arboriscëllu* > a. *arbreissel*, *arbroissel*, **vermiscëllu* > a. *vermeisel*, *vermoisel*) que u: **globuscëllu* > a. *loisel*, *luisel*, *rīvuscëllu* > a. *ruisel*. Pourquoi en irait-il autrement dans le seul cas de **ram(u)scëllu*? D'autant que l'on a a. *rameissel* (< **ramiscëllu*?) où la prétonique se maintient devant -*scëllu* comme dans les autres formes citées. Ajoutons que la forme de l'initiale dans *rainsel* ne s'explique pas phonétiquement à partir de **ramuscëllu*, cf. Fouché (445, 495) qui pose **ramuscëllu* mais ajoute un croisement avec *rain* < *rāmu* pour en rendre compte.

avec la tonique qui suit : on attend la consonification de *i* bref en hiatus c'est-à-dire l'apparition d'une séquence *-rj-* fermant la syllabe précédente. La chute de la prétonique interviendrait ainsi dans ces mots en syllabe fermée. Mais, de façon générale, le traitement des séquences *-rj-* n'est pas simple dans les langues (Hall & Hamann 2010), et le gallo-roman ne fait pas exception. Outre le cas du suffixe *-āriu* où la séquence *-rj-* a une évolution très particulière (sur laquelle nous reviendrons en section 3.2.1), on constate que le *i* en hiatus en certains cas chute, avec une modification étonnante de la voyelle suivante qui devient tonique, par exemple dans *paroi* < **parēte*, class. *pariēte* (Fouché : 476, Bourciez : § 6-rq1), mais se maintient dans d'autres : les mots qui nous occupent appartiennent à ce dernier groupe. Or il est frappant que, dans ceux-ci, on a toujours une séquence originelle *tVriV-* et que la syncope de la voyelle atone produit une attaque branchante *tr*. Il est probable que c'est cette circonstance qui a induit, très tôt, c'est-à-dire à un stade où la syllabe était encore ouverte, la chute de l'atone prétonique, le *i* en hiatus ne se glidifiant (puis subissant la métathèse attendue avec les séquences *-[s]tr-*) que postérieurement à cette chute de la prétonique⁹. Ces mots, qui présentent une structure bien particulière, ne constituent donc pas, selon toute probabilité, un cas de syncope vocalique en syllabe fermée.

2.2. Deux prétoniques

Dans le cas où l'on a deux prétoniques, trois situations sont à prendre en compte. On peut avoir en effet :

- (4) deux syllabes prétoniques : les cas de figure
- a. une syllabe fermée et une ouverte
 - i. [initiale] CV.CVC [tonique]...
 - ii. [initiale] CVC.CV [tonique]...
 - b. deux syllabes ouvertes [initiale] CV.CV [tonique]...
 - c. deux syllabes fermées [initiale] CVC.CVC [tonique]...

9. Dans le cas de *menestrel* mentionné dans la note 7, bien qu'on ait la même séquence *tVriV-*, on doit supposer avec Fouché (476, 479, 903) une chute pure et simple du *i* en hiatus **minister(i)āle*, comme dans **par(i)ēte*.

Si l'on a une syllabe fermée et une ouverte (4a), la prédiction est que la syllabe fermée se maintiendra dans tous les cas. La voyelle en syllabe ouverte de son côté sera syncopée, sauf si elle est a, auquel cas on attend son maintien avec un aboutissement ə¹⁰. Les exemples en (5) montrent que les faits sont conformes à l'attente :

(5) deux prétoniques : une syllabe fermée et une syllabe ouverte

	étymon	français	modification
a. CV.CVC	g. *heribergôn	a. <i>herberger</i>	C∅ CVC
	*testimoniāre [nj]	<i>témoigner</i>	C∅ CVC
	antecessōre	a. <i>ancessor</i>	C∅ CVC
	arcuballista	<i>arbalète</i>	C∅ CVC
	arboriscellu	a. <i>arbreissel</i>	C∅ CVC
Ca.CVC	*appriviāre [tj]	a. <i>aprevoiser</i> ¹¹	CCə CVC
	paramentāriu	a. <i>parementier</i>	Cə CVC
	expaventāre	a. <i>espoenter</i> ¹²	Cə CVC
b. CVC.CV	adulterāre	a. <i>avoutrer</i>	CVC C∅
	caballicāre	<i>chevaucher</i>	CVC C∅
	excorticāre	<i>écorcher</i>	CVC C∅
	interrogāre	a. <i>enterver</i>	CVC C∅
	impeiorāre [jj]	a. <i>empeirier</i>	CVC C∅
	*accognitāre [nj]	a. <i>accointier</i>	CVC C∅
	approximāre [ks]	a. <i>aproismier</i>	CVC C∅
	*intossicāre	a. <i>entoschier</i>	CVC C∅
	*domesticāre	a. <i>domeschier</i>	CVC C∅
	*reverticāre	a. <i>reverchier</i>	CVC C∅
	*adratiōnāre [tj]	a. <i>araisnier</i>	CVC C∅
	*cupidietāre [dj]	a. <i>coveitier</i>	CVC C∅

10. Il n'y a, semble-t-il, pas d'exemple de CVC.Ca. Et seulement peu de Ca.CVC. Ceci est probablement une conséquence de l'apophonie intérieure latine (cf. section 1).

11. C'est un i (et non un a) qui se conserve ici du fait de l'attaque branchante -dr- qui précède (type *quadrifurcu* > *carrefour*). Sur **appriviāre*, cf. note 31.

12. La conservation de a en syllabe ouverte prétonique est régulière, mais on attend ə, non o. Le passage de a à o est sans doute dû au contexte doublement labial p_w (Fouché : 641-642), le maintien de o en prétonique à l'hiatus (Fouché : 479).

Si l'on a deux prétoniques en syllabe ouverte (4b), elles ne se maintiennent jamais toutes les deux¹³. L'une des deux est syncopée. Lorsque c'est la seconde qui est syncopée – et c'est le cas le plus fréquent¹⁴, la première est de ce fait placée en syllabe fermée « secondaire ». On attend donc son maintien. Les exemples en (6) montrent qu'il en va bien ainsi. On notera que c'est la seconde qui se maintient si elle est a, lequel aboutit à ø, et la première qui disparaît – et c'est l'initiale, alors, qui est placée en syllabe fermée secondaire.

-
13. C'est pourtant ce qui serait attendu au cas où les voyelles seraient toutes deux a. Mais nous ne voyons pas d'exemple. La présence d'un a (bref) étant déjà exceptionnelle du fait de l'apophonie intérieure latine (voir note 9 et section 1), la présence de deux prétoniques est improbable.
14. Fouché (477-479) dit exactement l'inverse : « [s]i la première prétonique interne se trouve en syllabe ouverte, elle s'amuit; la seconde se maintient, qu'elle soit en syllabe ouverte ou en syllabe fermée ». Mais ceci vient du fait qu'une grande partie des syncopes en (6) ont été auparavant traitées par l'auteur – sans remarque particulière sur l'ordre de chute dans le cas de deux prétoniques – sous les intitulés « Syncope latine » puis « Syncope gallo-romaine », la phrase citée se trouvant au début de la troisième partie, « Syncope gallo-romane ». Et les exemples invoqués à l'appui de l'affirmation citée sont douteux; certains parce que l'étymon est erroné ou très contestable (*antenois, empeigne, métayer, parchemin, pimprenelle...*), d'autres parce qu'ils ne sont pas d'évolution strictement populaire comme *sembletume* ou *mercredi*. Et l'auteur doit ensuite invoquer l'analogie pour rendre compte des cas (nombreux) où ce n'est pas la première des deux prétoniques en syllabe ouverte qui tombe mais la seconde. En fait, la chute de la première prétonique suppose a dans la seconde : voir les exemples en (6) sous « CV.Ca » – avec un doute pour *sodement /sotement*, possiblement dérivé de *sode* (< *subita*) + suff. *-ment*. Ajoutons que la raison de la chute systématique de la seconde (autre que a) de deux voyelles prétoniques en syllabe ouverte ne nous apparaît pas.

(6) prétoniques : deux syllabes ouvertes

	étymon	français	modification
CV.CV	experim <u>en</u> tu	a. <i>esperment</i>	CVC ∅
	*admemor <u>ā</u> re	a. <i>amembrer</i>	CVC ∅
	*amicit <u>ā</u> te	a. <i>amistié</i>	CVC ∅
	*mendicit <u>ā</u> te	a. <i>mendistié</i>	CVC ∅
	*imprūmut <u>ā</u> re	<i>emprunter</i>	CVC C∅
	*roticul <u>ā</u> re	a. <i>roellier</i>	CVC ∅
	obscurit <u>ā</u> te	a. <i>oscurté</i>	CVC ∅
	sēcūr <u>it</u> āte	a. <i>seurté</i>	CVC ∅
	matricul <u>ā</u> riu	a. <i>marreillier</i>	CVC ∅
	amārit <u>ū</u> dine	a. <i>amartume</i>	CVC ∅
	estabil <u>ī</u> re	a. <i>establi</i>	CVC ∅
	batacul <u>ā</u> re	a. <i>baillier</i>	CVC ∅
	*exclaric <u>ī</u> re	a. <i>esclarcir</i>	CVC ∅
	paraver <u>ē</u> du	<i>palefro</i> ¹⁵	Cə C∅CV
CV.Ca	temperam <u>en</u> tu	a. <i>tempremet</i>	C C∅Cə
	*malefat <u>ū</u> tu	a. <i>malfeu</i>	C∅ Cə
	*subitam <u>en</u> te	a. <i>sodement</i>	C∅ Cə

Enfin, si l'on a deux prétoniques en syllabe fermée (4c), on attend le maintien des deux¹⁶. Les exemples n'abondent pas, mais ils sont clairs : les deux prétoniques demeurent (7a). Et dans le cas de trois prétoniques (7b), les syncopes en syllabe ouverte amènent une séquence de deux prétoniques en syllabe fermée, lesquelles se maintiennent.

15. Pour la dissimilation $r > l$ et le remplacement de v par f , cf. *TLFi s.u.* « La chute de la seconde prétonique aboutit, vu les consonnes en présence (f/v et r), à une attaque branchante dans la syllabe suivante ».

16. Cette double conservation peut s'observer aussi, on l'a vu, dans le cas où la première voyelle, bien qu'en syllabe ouverte, se maintient – parce qu'elle est précédée d'une attaque branchante (type *apprivitiāre > a. *aprevoiser*, cf. note 10) ou parce qu'elle est a (type paramenariu > a. *parementier*).

(7) prétoniques : deux syllabes fermées

	étymon	français	modification
a. CVC.CVC	*exparpiliāre [lj]	a. <i>esparpeiller</i>	CVC.CVC
	*intortiliāre [lj]	a. <i>entortiller</i>	CVC CVC
b. CVC.CV.CV	*excommunicāre [nj]	a. <i>escomengier</i>	CVC CVC ∅
CV.CV.CVC	*experimentāre	a. <i>espermenter</i>	CVC ∅ CVC
CVC.CV.CCV	*excollubicāre	a. <i>escolorgier</i>	CVC CV(C)C ∅

L'examen des faits valide donc la généralisation (2) : qu'elle soit tonique, initiale ou prétonique, une voyelle en syllabe fermée ne tombe jamais.

On notera ici pour finir un corollaire important de la généralisation (2) : la syncope vocalique ne peut survenir qu'en syllabe ouverte. Mais ceci, à la différence de ce qui vaut pour la syllabe fermée, ne concerne que les voyelles *atones* : tonique, une voyelle ne tombe jamais, pas plus en syllabe ouverte qu'en syllabe fermée. En résumé :

- (8) la syncope ne concerne que les voyelles *atones* en syllabe ouverte.

3. Maintien du timbre des voyelles en syllabe fermée

Si les voyelles toniques, initiales ou prétoniques en syllabe fermée ne tombent jamais, qu'en est-il de leur timbre ? La généralisation que nous voulons maintenant faire valoir sur ce point est la suivante :

- (9) pour une voyelle donnée, les évolutions en syllabe fermée sont identiques dans les trois positions possibles : initiale atone, prétonique(s) atone(s), tonique.

Deux remarques importantes doivent être faites avant de considérer les faits.

La première concerne l'inventaire des timbres vocaliques concernés. En latin vulgaire, celui-ci diffère entre toniques et atones. À la tonique, l'évolution des voyelles latines fait en effet apparaître deux voyelles moyennes mi-ouvertes, ϵ (< lat. ě) et o (< lat. ō) qui s'opposent à e (< lat. $\{\bar{e}, \text{ī}\}$) et o (< lat. $\{\bar{o}, \text{ū}\}$), tandis

qu'en position atone, lat. {ĕ, ē, ĭ} > e et lat. {ŏ, ō, ŭ} > o. Cette situation est résumée en (10)¹⁷.

(10) a. tonique	lat. class.	ī	ĩ	ē	ĕ	ă	ā	ŏ	ō	ŭ	ū	āu
			↙		↘		↘		↘			
	lat. vulg.	i	e	e	a	ɔ	o	u	āu			
b. atones	lat. class.	ī	ĩ	ē	ĕ	ă	ā	ŏ	ō	ŭ	ū	āu
			↙	↘	↘	↘	↘	↘	↘			
	lat. vulg.	i	e	a	a	o	o	u	āu			

La différence entre (10a) et (10b) soulève la question, complexe, du rapport entre l'accent et la tension / l'ATRité (Calabrese, ce recueil). Mais dans le cas qui nous occupe, celui de la syllabe fermée, cette différence fait simplement que la généralisation (9) est sans objet pour les timbres ϵ et ɔ , qui n'existent qu'à la tonique¹⁸. Par conséquent, les timbres à considérer ici sont seulement ceux observables dans les trois positions (tonique, prétonique, initiale) : i, e, a, o, u et āu.

La seconde remarque concerne les consonnes en coda. Les évolutions en syllabe fermée sont en certains cas tributaires d'effets segmentaux dus à l'identité de la consonne en coda. Avant de procéder à l'examen des voyelles mentionnées en syllabe fermée, il convient donc de préciser quelles sont les consonnes en coda qui ont des effets segmentaux sur la voyelle qui les précède, et quels sont ces effets. Ce point est l'objet de la section qui suit.

3.1. Les codas et leurs effets

Les consonnes en coda susceptibles d'affecter les aboutissements vocaliques sont 1^o yod, 2^o les nasales, 3^o la latérale l¹⁹.

17. Les aboutissements $i < \bar{i}$ et $u < \bar{u}$ ne sont pas, en position atone, exempts de flottements : les évolutions ultérieures supposent, en nombre de cas, $e < \bar{i}$ et $o < \bar{u}$. Ces flottements sont imputables à des effets d'analogie et/ou de dissimilation (Fouché : 184-189, Bourciez : § 98, 103-1^o r_{q1} et 2^o r_{q1}).
18. Cette différence se résorbera *in fine*, clairement pour la voyelle d'avant et, de façon plus embrouillée, pour la voyelle d'arrière : à la tonique comme dans les atones, on aura, en syllabe fermée, ϵ et $\text{ɔ}/u$.
19. Nous laisserons de côté quelques effets d'ordre secondaire :
– la sifflante s. Sa disparition en coda, tardive, induit un allongement vocalique qui ne se maintiendra pas jusqu'à nos jours mais laissera deux mutations de timbres : $a > \alpha$ (*pasta* > *pâte*, *blas(te)māre* > *blâmer*) et $\text{ɔ} > \text{o}$ (*cōsta* > *côte*).

Le yod, rare en latin classique (seulement initial et intervocalique, et dans ce dernier cas toujours géminé, cf. Niedermann 1985 : § 56), se multiplie dans des proportions considérables, à partir du latin vulgaire, suite à une série de processus : consonification des voyelles brèves non basses en hiatus (en l'occurrence les antérieures ě/ī qui donnent j), passage à yod des vélaire en coda, passage à yod de g intervocalique devant e/i (et de k et g devant a après e/i/a), palatalisation de k devant e/i qui « dégage » un yod à l'avant (>jt^s).

Le yod, selon Bourciez, produit « une sorte d'entrave » et de plus, exerce une action sur les voyelles « en amenant une combinaison » (§ 28, italiques de l'auteur). Pour la question des timbres vocaliques qui nous concerne ici, c'est cette « combinaison » qui est à considérer. On l'analysera, dans tous les cas, comme résultant de la vocalisation d'un yod en position syllabique de coda²⁰.

Yod est placé en coda :

- originellement dans les yods géminés intervocaliques²¹ hérités (*majju* > *maï*) ;
- dans les yods géminés issus des séquences intervocaliques dj et gj (*radiu* > *rai*, *exagiu essaï*), de k/g après a/e/i et

– la vélaire voisée g suivie de m. Elle se résout en un glide labio-vélaire qui tombe en se combinant avec la voyelle antécédente (*sagma* > *somme*). Ceci ne concerne qu'un très petit nombre de mots.

– les labiales p b. Dans quelques cas (le plus souvent, il s'agit de formes dialectales), elles se résolvent de même en un glide labio-vélaire qui tombe en se combinant avec la voyelle antécédente (Bourciez : § 169-rq2) : *fabr(i)ca* > *forge*, *tab(u)la* > *tôle*.

– l'effet abaissant de r sur e/e > a (*lacrima* > a. *lairme* / *lerme* puis *larme*, *derbita* > a. *dertre* puis *dartre*). L'effet inverse se constate également : *serpe* < **sgrpa*, *gerbe* < g. **garba*. Sur ces flottements, cf. Bourciez (§ 36-rq3, 47-rq2, 88-rq3).

20. Un yod qui n'est pas en coda peut avoir un effet sur une voyelle située dans la syllabe précédente : ce sont les cas de métaphonie. En gallo-roman, la chose se rencontre dans les contextes ěC.Cj (*neptia* > *nièce*, *tertiu* > *tiers*). Bourciez (§ 50-rq) les distingue très justement. Mais hors ces cas, très limités (auxquels il faut peut-être joindre toutefois le cas de ö suivi de -lj-, type *folia* > *feuille*), l'effet vocalique de yod ne procède que de la résolution d'un yod en coda.

21. Dans une géminée, le premier membre, implusif, est en position de coda : *maj.ju*.

- devant a (*pacāre* > *payer*, *decānu* > *doyen*, *regāle* > *royal*) et des g intervocaliques devant e/i (*pagē(n)se* > *pais*)²² ;
- originellement dans des mots germaniques (g. *lajθ-* > a. *lait*, *laide*) ;
 - suite au passage de k à yod dans les séquences intervocaliques kt ks²³ kr (*fācta* > *faite*, *laxāre* > *laisser*, *sacramentu* > a. *sairement*) ;
 - par métathèse dans les séquences rj trj (*variōne* > *vairon*, *repatriāre* > a. *repairier*), sj ssj stj strj (*basiāre* > *baiser*, *bassiāre* > *baisser*, *pastiōne* > a. *paisson*, *ostrea* > *huître*), skj (*fascia* > a. *faisse*), s + t < k palatalisé devant e/i (*nascere* > *naître*), t^sj < tj (*latia* > *lajt^a* > *laize*), rarement fj (*graphiu* > *greffe*)²⁴.

Comme on le verra dans les exemples donnés plus bas pour les différents timbres et les différentes positions, les effets de la vocalisation de yod en coda sont très constants.

Les nasales n et m nasalisent dans un premier temps la voyelle précédente, qu'elles soient en coda ou intervocaliques.

-
22. Les deux derniers cas sont d'interprétation difficile (voir Bourciez § 123-H). Pour k/g après a/e/i et devant a (*pacāre*), étant donné la modification caractéristique du timbre de la voyelle précédente d'une part et le maintien de j intervocalique, l'hypothèse d'un stade avec yod géminé nous paraît la plus plausible. De même pour g intervocalique devant e/i (*pagē(n)se*), mais après résolution du yod en coda, le yod en attaque, intervocalique, est finalement tombé en se combinant avec la voyelle suivante qui se ferme.
23. Bon nombre de séquences ks et kt intervocaliques sont passées, très tôt semble-t-il, à ss et tt respectivement (*exāmen* > *essaim*, *luctāre* > *lutter*), cf. Bourciez § 135, 136. Fouché (802) affirme que ceci s'est produit à gauche de la tonique, et invoque l'analogie (rq. IV) pour rendre compte des exceptions, nombreuses. Straka (1979: 240-241) envisage diverses hypothèses pour interpréter ce double traitement sans réellement trancher. Quoi qu'il en soit, le passage à yod de k dans les séquences kt/ks est une réalité bien attestée.
24. Les séquences avec j en coda issues de -sj- et de -ks- diffèrent quant à l'évolution ultérieure de la sifflante : celle-ci voise dans le premier cas (*basiāre* > *baiser*) mais non dans le second (*laxāre* > *laisser*). De même, dans les séquences avec j en coda issues de -kt-, la vocalisation du yod n'est pas suivie du voisement de t (*fācta* > *faite* ***faide*) tandis que, dans la séquence jt^s issue de tj ou de k devant e/i, la sifflante s à laquelle aboutit t^s voise à l'issue de la vocalisation du j en coda (**latia* > *laize*, *tacēre* > a. *taisir*). L'absence de voisement résulte probablement de processus additionnels de gémination (*laxāre* > *laisser* suppose -jss- comme dans *bassjāre* > *baisser*). Quoi qu'il en soit, ceci est sans conséquence pour le point qui nous occupe, à savoir l'effet de la vocalisation de yod placé en coda.

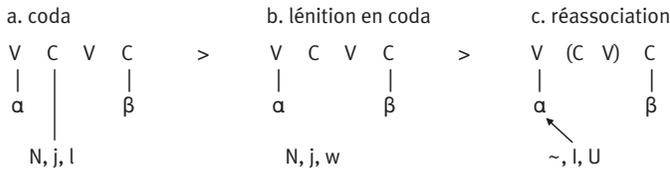
Mais la nasalisation de la voyelle ne perdure que devant la nasale en coda – laquelle finira par disparaître complètement²⁵.

Les nasales en coda ont par ailleurs un effet abaissant sur le timbre des voyelles précédentes: $\text{ēN} > \text{ā}$ (*findere* > *fendre* [fādrə])²⁶, $\text{ȳN} > \text{œ}$ (*ūnu* > *un* [œ]), $\text{īN} > \text{ē}$ (**līnteolu* > *linceul* [lēsœl]).

La latérale *l* en coda se résout, quant à elle, en un glide labio-vélaire qui tombe en se combinant avec la voyelle précédente, type *caldā* > *chaude* [ʃodə].

De manière générale, on a ainsi pour yod, les nasales et *l* en coda le schéma d'évolution (11)²⁷. L'étape où la consonne est en coda (11a) est suivie d'une étape où, suite au processus général de lénition des consonnes en position faible de coda, elle est désassociée – devient « flottante » (11b), puis d'une étape où les composantes vocaliques (nasalité / palatalité / labio-vélarité) de cette coda se propagent sur la position vocalique (11c).

(11) étapes de l'évolution de N, j, l en coda



Quant aux autres consonnes en coda, elles disparaissent toutes sauf r^{28} , mais sans effet segmental sur la voyelle précédente (voir toutefois la note 18). En ce sens, ces codas sont « neutres ». Il s'agit :

- des occlusives *p*, *b*; *k* dans la gémignée -*kk*-; *t* et *d* non suivis de *j*; de l'affriquée t^s dans les gémignées -*tt^s*- issues des séquences -*kj*- (Ségéral & Scheer 2001a : 108-110);

25. La disparition de la nasale sous son aspect consonantique n'intervient pas en ancien français, mais vers la fin du *xvi^e* siècle (Bourciez : § 195-H). Pour la clarté, toutefois, nous prendrons acte de cette disparition dans nos transcriptions.

26. *ā* s'est ultérieurement vélarisé en *ā*, qu'il soit issu de *ēN* ou de *āN*.

27. Pour la représentation de la structure syllabique, voir section 4.4.

28. En finale absolue, certaines consonnes en coda subsistent: en particulier *l* et *r* en fonction de la voyelle qui précède, *k* et *t* dans les mots monosyllabiques (Fouché 669 sq.).

- des fricatives *f* (non suivi de *yod*, rare) et *v*, en particulier dans les séquences *-vj-*; *s* non suivi de *yod*;
- de *r*;
- des consonnes palatales *ʎ* et *ɲ* qui apparaissent respectivement dans les géménées *-ʎʎ-* issues de *-lj-* (*palea* > *paille*) et de *kl-* intervocalique secondaire (*mac(u)la* > *maille*) et dans les géménées *ɲɲ-* issues de lat. <gn> intervocalique (*agnellu* > *agneau*) et *-nj-* (*tinia* > *teigne*)²⁹.

Nous observerons dans ce qui suit les aboutissements vocaliques dans les syllabes fermées par ces consonnes sans les distinguer et désignerons ces codas neutres par le symbole *C°*.

3.2. Évolutions vocaliques en syllabe fermée

On examinera successivement dans cette section les aboutissements de *a*, *e*, *o*, *i*, *u* et *â* en syllabe fermée dans les trois positions possibles (tonique, initiale, prétonique). Dans les tableaux qui suivent, seront exemplifiés d'abord (en *a*.) les aboutissements devant coda « neutre » (*C°*), puis, à la suite (en *b.*, *c.* et *d.*), les aboutissements devant coda = *l*, = nasale (*N* = *n/m*) et enfin = *j*, respectivement. Les évolutions *a priori* déviantes sont grisées; elles sont commentées à la suite du tableau, et reprises éventuellement en section 3.3.

29. Pour *-ʎʎ-*, la chose est claire : on a *palea* > *paille* [paj] et non **[pej]. Dans le cas de *-ɲɲ-*, on a hésitation (dialectale) entre [mōtaɲə] et [mōtɛɲə] < *montānea*. Dans les séquences *-ndr-* et *ɲt-* provenant respectivement de *-ng(v)r-* (*plang(e)re* > *plaindre*) et de *-nkt-* (*sancta* > *sainte*), le *ɲ* en coda – mais non membre d'une géminée – nasalise et palatalise la voyelle précédente (Bourciez : §45, Fouché : 365). En finale, à la suite de la dégémination de *-ɲɲ-*, la voyelle nasalisée est de même palatalisée (*stagnu* > *étain*). Pour les cas isolés similaires avec *-ntj-* dans **antiu* > *a. ainz* (FEW 24 : 639a) et *nuntiu* > *noinz* (à côté de *nons* et *nuntiāre* > *a. noncier*) et *nksj-* dans *anxia* > *a. ainsse, ainse* (FEW 24 : 666b), cf. Fouché (924-925).

3.2.1. Evolution de a

(12) a : évolutions en syllabe fermée

	tonique		initiale atone		prétonique atone	
a.	/ __ C°					
	> a		> a		> a	
	arbore	arbre	partîre	partir	amâr(i)tũdine	a. amartume
	lar(i)du	lard	clar(i)tâte	clarté	*exquartâre	écarter
	arcu	arc	carrũca	charrue	*exclar(i)cîre	a. esclarcir
	plat(a)nu	a. plane	cap(i)tâle	a. chatel	*accaptâre	a. achater
	vacca	vache	baptîma	a. batesme	*excappâre	échapper
	glacia	glace	maciõne	maçon	*adaciâre	a. aacier
	rabia	rage	*flabeolu	a. flajol	suaviâre	a. souagier
	cavea	cage	apiâriu	a. achier	suavitâte	a. souaté
	palea	paille	taliâre	tailler	nugâliõre	a. noaillar
	intra ^{lia}	entrailles	bale ^{aricu}	a. baillarc	*wadaniâre	a. gaaigner
	montanea	montagne	agnellu	agneau	companiõne	compagnon
	nav(i)gat	nage	*baneare	a. bagner	suav(i)tũdine	a. souatume
	pasta	pâte	cast(i)gâre	châtier	*incastrâre	a. enchastrer
	quassat	casse	castellu	château	mal(e)-astrũcu	a. malastru
b.	/ __ l					
	> ɔ		> ɔ		> ɔ	
	calda	chaude	saltâre	sauter	excaldâre	échauder
	talpa	taupe	falcõne	faucou	cabal(li)câre	chevaucher
	alba	aube	salvâre	sauver	*incalciâre	a. enchaucier
c.	/ __ N					
	> ã		> ã		> ã	
	campu	champ	cantâre	chanter	incantâre	enchanter
	cam(e)ra	chambre	cambiâre	changer	*expand(i)câre	a. espanchier
d.	/ __ j					
	> ε		> ε		> ε	
	lâtia	a. laise	ratiõne	raison	oratiõne	a. oraison -oi-
	*lacte	lait	tractâre	traiter	*occâsiõne	a. ochaison -oi-
	basiat	baise 3s	lactũca	laitue	retractâre	a. retraitier
	raja	raie	ma[n]siõne	maison	allactare	a. alaitier
	axe	ais	mâjõre	a. maieur	*impast(o)riâre	a. empaistrier
	*crassia	a. craisse	laxâre	laisser	exclariâre	a. esclairier
	pasc(e)re	paître	bassiâre	baisser	repatriâre	a. repairrier
	lacr(i)ma	a. lairme	vascella	vaisselle		
	paria	paire	sacramentu	a. sairement		
	-ariu, -a	-ier, -ière	*flagrâre	flairer		

Le tableau en (12) est net :

- quelles que soient les codas considérées, les aboutissements sont *identiques* pour les trois positions, tonique, initiale, prétonique ;
- devant les codas neutres (12a), a se maintient sans changement. On observe, comme dit, des évolutions divergentes devant l, N et j (12b,c,d) mais celles-ci sont, du point de vue phonétique, triviales : l vélarisé passe à w qui, se vocalisant et se combinant avec a, produit o (qui passera ultérieurement à o, cf. Fouché : 300-301), les nasales nasalisent la voyelle précédente d'où ã (plus tard ã), et yod, vocalisé et combiné avec a, amène ε (Fouché : 258).

On note toutefois des aboutissements -we- au lieu de ε en (12a) *oroison*, *ochoisson* à côté de *oraison*, *ochaison* (12d). Sur ce point, voir section 3.3.

Reste le problème *-ariu* / *-aria* (12d). Il s'agit là d'un développement singulier (« un des faits les plus obscurs de la phonétique française », Bourciez : § 39-H) qui a fait, on le sait, couler beaucoup d'encre (voir Fouché : 411-415). Nous n'avons aucune proposition particulière à faire sur ce point en effet très obscur. Nous nous limiterons à souligner qu'il ne s'agit pas là d'un développement qui serait propre à la syllabe fermée tonique et serait inconnu des positions initiale et prétonique – et qui donc contreviendrait à la généralisation (9), mais seulement d'un développement propre au *suffixe -ariu* et à lui seul. Lorsque la séquence *-arj-* est tonique mais n'appartient pas à ce suffixe, le résultat est *ɛ* comme dans les positions atones : *paria* > *paire*, *glārea* > a. *glaire* « gravier », *variu* > *vair*. L'évolution du suffixe *-ariu* est ainsi un problème en soi, mais ne va pas contre la généralisation (9).

3.2.2. Évolution de e

(13) e : évolutions en syllabe fermée

tonique		initiale atone		prétonique atone	
a. / __ C°					
> e		> e		> e	
<i>virga</i>	<i>verge</i>	<i>perdente</i>	<i>perdant</i>	<i>gubernāc(u)lu</i>	<i>gouvernail</i>
<i>dēb(i)ta</i>	<i>dette</i>	<i>firm(i)tāte</i>	<i>a. ferté</i>	<i>libertāte</i>	<i>liberté</i>
<i>sicca</i>	<i>sèche</i>	<i>rep(u)tāre</i>	<i>a. reter</i>	<i>inter(ro)gāre</i>	<i>a. enterver</i>
<i>sēpia</i>	<i>seiche</i>	<i>septembre</i>	<i>a. setembre</i>	<i>abbreviāre</i>	<i>abréger</i>
<i>consiliu</i>	<i>conseil</i>	<i>*leviāriu</i>	<i>léger</i>	<i>subleviāre</i>	<i>a. soulegier</i>
<i>corbic(u)la</i>	<i>corbeille</i>	<i>meliōre</i>	<i>meilleur</i>	<i>*exvig(i)lāre</i>	<i>éveiller</i>
<i>tinea</i>	<i>teigne</i>	<i>vig(i)lāre</i>	<i>veiller</i>	<i>pāpiliōne</i>	<i>a. paveillon -i-</i>
<i>insigna</i>	<i>enseigne</i>	<i>dignāre</i>	<i>daigner</i>	<i>*intortiliāre</i>	<i>a. entorteillier -i-</i>
<i>capistru</i>	<i>chevêtre</i>	<i>seniōre</i>	<i>seigneur</i>	<i>lūminiōne</i>	<i>a. lumeignon -i-</i>
<i>baptisma</i>	<i>baptême</i>	<i>praestāre</i>	<i>prêter</i>	<i>*cateniōne</i>	<i>a. chaeignon -i-</i>
<i>mīssa</i>	<i>messe</i>	<i>*piscāre</i>	<i>pêcher</i>	<i>albspīna</i>	<i>aubépine</i>
<i>viscia</i>	<i>vesce</i>	<i>mercātu</i>	<i>marché</i>	<i>seneciōne</i>	<i>a. seneçon</i>
b. / __ l					
> ö		> ö		> ö	
<i>filtru</i>	<i>a. feutre</i>	<i>*mel(e)</i>	<i>a. meutriz</i>	<i>g. *smeltjan</i>	<i>a. esmeutir</i>
		<i>trīce</i>			
<i>capillos</i>	<i>cheveux</i>	<i>*fil(i)caria</i>	<i>a. feugière</i>		
c. / __ N					
> ā		> ā		> ā	
<i>findere</i>	<i>fendre</i>	<i>inflāre</i>	<i>enfler</i>	<i>*juvencellu</i>	<i>jouvenceau</i>
<i>sēm(i)ta</i>	<i>sente</i>	<i>*tempesta</i>	<i>tempête</i>	<i>*blastēmiāre</i>	<i>a. blatengier</i>
<i>vindēmia</i>	<i>vendange</i>	<i>vindēmia</i>	<i>vendange</i>	<i>comin(i)tiāre</i>	<i>a. comencier</i>
d. / __ j					
> we		> we		> we	
<i>tēctus</i>	<i>toit</i>	<i>pejōre</i>	<i>a. poieur</i>	<i>explic(i)tāre</i>	<i>a. exploitier</i>
<i>rig(i)du</i>	<i>roide</i>	<i>*rētiolu</i>	<i>a. roiseul</i>	<i>respectāre</i>	<i>a. respoitier</i>
<i>strictu</i>	<i>étroit</i>	<i>vectūra</i>	<i>voiture</i>	<i>*impeiorāre</i>	<i>a. empoirier</i>
<i>cervēsia</i>	<i>cervoise</i>	<i>pect(o)rīna</i>	<i>poitrine</i>	<i>*invitiāre</i>	<i>a. envoisier</i>
<i>crēscere</i>	<i>croître</i>	<i>*sexanta</i>	<i>a. soissante</i>		
<i>fēria</i>	<i>foire</i>	<i>frixūra</i>	<i>a. froissure</i>		
<i>*prodītia</i>	<i>a. prooise</i>	<i>messiōne</i>	<i>moisson</i>		
<i>pigrītia</i>	<i>a. perece</i>	<i>mē[n]siōne</i>	<i>a. moison</i>		

Comme pour a précédemment, on constate que les aboutissements pour e sont identiques, étant donné un type de coda, dans les trois positions : e³⁰, c'est-à-dire le maintien du timbre originel, devant C^o, ö devant l, ã devant nasale (effet abaissant de la nasalisation cf. section 3.1) et we devant j.

Plusieurs problèmes existent toutefois.

Tout d'abord les mots du type *mercātu* > *marché* (13a), qui supposent un passage de e à a. Ceci ne s'observe qu'à l'initiale et semble ainsi contrevenir à (9). Mais cette évolution particulière n'est pas constante : *servīre* > *servir*, *virtūte* > *vertu*, etc. Et surtout, elle n'est pas liée à la forme de la syllabe : elle se rencontre certes en syllabe initiale fermée mais tout aussi bien en syllabe ouverte : **hirunda* > *aronde*, *pelōrida* > *palourde*, *tripaliu* > *travail*. Là encore, il s'agit d'un problème en soi, mais ces faits ne peuvent pas être invoqués contre (9).

Le développement en [-esə] <-esse> du suffixe *-itia* dans *paresse* < *pigrītia* ne peut pas l'être davantage : la forme attendue, [-wezə], se rencontre en effet (**proditia* > a. *prooise*, g. **rīki+-itia* > a. *richeise*, *richoise*) et l'hypothèse (Bourciez : § 58-rq3) d'une modification du suffixe *-itia* en *-icia*, qui aboutit régulièrement à [-esə], est très vraisemblable. Une troisième forme, [-izə] (*bêtise*, *franchise*), qui suppose *-ītia*, confirme – sans parler de la forme savante [-isə] (*justice*) – que ce suffixe a été l'objet de modifications diverses.

Enfin, un problème plus sérieux se pose pour le e prétonique. Devant C^o (13a), à côté du maintien de e, on note de nombreuses graphies qui indiquent finalement un passage à [i] devant les consonnes palatales λ (*pavillon*, *entortiller*) et ŋ (*lumignon*, *chignon*). Ce problème sera traité en section 3.3.

30. Ce e s'ouvrira ultérieurement en ε et rejoindra ainsi l'aboutissement ε de ë latin tonique en syllabe fermée : *vīrga* > *verge* [vɛrʒə] comme *herba* > *herbe* [ɛrbə].

3.2.3. Évolution de o

Venant ensuite à o, on se trouve devant une complication initiale. Le o tonique (< lat. *ō, ū*) et le o atone (< *ō, ō, ū*) du latin vulgaire cf. (10) passent à u (Bourciez : § 73 pour la tonique, § 99 pour l'initiale atone). De fait, les aboutissements u abondent, dans toutes les positions : *cursu* > *cours*, *cōrte* > *cour*, *turnāre* > *tourner*, **exturdīre* > étourdir etc. Sur la base de la symétrie générale du système vocalique, on se serait attendu à un maintien de o parallèle à celui de e – et, à terme, on a souvent, en effet, o : *portāre* > *porter*, *urtīca* > *ortie*, *carōnea* > *charogne*, *abortāre* > *avorter*, etc. – même si les flottements <o> / <ou> dans la graphie de [u] rendent difficile une lecture assurée des formes. En fait, il y a bien une évolution o > u, sans doute à mettre en rapport avec la perte de symétrie – justement – du système suite à l'antériorisation générale de [u] en [y] qui a « libéré » la case [+haut] du système à l'arrière (Haudricourt & Juilland 1970 : 120, Calabrese, ce recueil). Mais cette fermeture, tardive (xiii^e siècle, cf. Bourciez : § 99-H), a été contrariée en nombre de cas par des effets analogiques, en particulier provenant des o toniques en syllabe fermée régulièrement issus de *ō* (*dormīre* > a. *dourmir* mais *dormit* > *dort* d'où *dormir*), et par l'effet abaissant des nasales (*unda* > *onde* [ō] *[ū], *carōnea* > *charogne* [o] *[u]), d'où les [o] (passés à [ɔ] *in fine*) maintenus jusqu'au français moderne³¹.

En (14a) ci-dessous, nous donnons u comme aboutissement de o devant C^o, étant entendu que pour la quasi-totalité des formes on relève des variantes avec o, certaines ayant prévalu pour les raisons indiquées.

31. La « querelle des ouistes et non-ouistes » au xvi^e siècle aggravera encore la confusion (Fouché : 427-429, Bourciez : § 99-H).

(14) o : évolutions en syllabe fermée

	tonique		initiale atone		prétonique atone
a.	/ __ C°				
	> <u>u</u>		> u		> u
	sur <u>du</u>	a. <i>sourt</i>	form <u>ī</u> ca	a. <i>fourmie</i>	abort <u>ā</u> re <i>avorter</i>
	turre	<i>tour</i>	urt <u>ī</u> ca	<i>ortie</i>	*absorb <u>ī</u> re a. <i>assorbir</i>
	cur <u>su</u>	<i>cours</i>	burd <u>ō</u> ne	<i>bourdon</i>	*intortili <u>ā</u> re a. <i>entorteiller</i>
	c <u>ō</u> rte	<i>court</i>	*tocc <u>ā</u> re	<i>toucher</i>	inhort <u>ā</u> re a. <i>enorter</i>
	succur <u>e</u> re	a. <i>secourre</i>	dubit <u>ā</u> re	<i>douter</i>	disturb <u>ā</u> re a. <i>destourber</i>
	succut <u>e</u> re	a. <i>secourre</i>	subm <u>ō</u> nerē	a. <i>somondre</i>	*exturd <u>ī</u> re a. <i>estourdir</i>
	bucca	<i>bouche</i>	g <u>ō</u> bi <u>ō</u> ne	<i>goujon</i>	g.*bihord <u>ō</u> n a. <i>beholder</i>
	cubitu	<i>coude</i>	prop <u>i</u> anu	<i>prochain</i>	corrupti <u>ā</u> re a. <i>coroucier -e-</i>
	rub <u>e</u> u	<i>rouge</i>	bull <u>ī</u> re	<i>bouillir</i>	appropri <u>ā</u> re a. <i>aprouchier</i>
	peduc(u)lu	a. <i>peouil</i>	cune <u>ā</u> ta	<i>cognée</i>	*rotundi <u>ā</u> re a. <i>roignier</i>
	verecundia	<i>vergogne</i>	*uni <u>ō</u> ne	a. <i>ognon</i>	*cic <u>ō</u> ni <u>ō</u> la a. <i>ceignole</i>
	*car <u>ō</u> nea	<i>charogne</i>	*susp <u>i</u> c <u>ā</u> re	a. <i>souchier</i>	
	musc <u>a</u>	<i>mouche</i>	tuss <u>ī</u> re	a. <i>toussir</i>	
b.	/ __ l				
	> <u>u</u>		> u		> u
	bull <u>a</u>	<i>boule</i>	sol(i)d <u>ā</u> re	<i>souder</i>	adult(e)r <u>ā</u> re a. <i>avoutrer</i>
	ultra	<i>outré</i>	pulm <u>ō</u> ne	<i>poumon</i>	*escult <u>ā</u> re <i>écouter</i>
	pulsu	<i>pouls</i>	coll(o)c <u>ā</u> re	<i>coucher</i>	
c.	/ __ N				
	> <u>ō</u>		> <u>ō</u>		> <u>ō</u>
	und <u>a</u>	<i>onde</i>	bon(i)t <u>ā</u> te	<i>bonté</i>	pr <u>ō</u> muntur <u>i</u> u <i>promontoire</i>
	calumnia	a. <i>chalonge</i>	somni <u>ā</u> re	<i>songer</i>	infundere a. <i>enfondre</i>
	*undecim	<i>onze</i>	cum(u)l <u>ā</u> re	<i>combler</i>	volunt <u>ā</u> te <i>volonté</i>
d.	/ __ j				
	> <u>we</u>		> we		> we
	*bux(i)da	<i>boîte</i>	modi <u>o</u> lu	a. <i>moieul</i>	approxim <u>ā</u> re a. <i>aproismier</i>
	ras <u>ō</u> riu	<i>rasoir</i>	poti <u>ō</u> ne	<i>poison</i>	appodi <u>ā</u> re a. <i>apoier</i>
	*conoscere	a. <i>conoistre</i>	luct <u>ā</u> re	a. <i>loitier</i>	inodi <u>ā</u> re a. <i>enoier</i>
	nuc <u>e</u>	<i>noix</i>	*m <u>ū</u> c <u>ē</u> re	<i>moisir</i>	*globuscellu a. <i>loissel</i>
	cofia	<i>coiffe</i>	*fusi <u>ō</u> ne	<i>foison</i>	

Comme dans les cas précédents on constate l'uniformité des aboutissements, étant donné un type de coda, pour les trois positions.

Pour ce qui est des timbres, en laissant de côté l'évolution « systémique » o > u évoquée plus haut et que l'on constate

devant C°, on a logiquement u devant l, ō devant nasale. L'aboutissement *we* (plus tard *wε*, puis *wa*) devant j rejoint celui de *e* devant j : le point de rencontre entre les deux évolutions est la séquence *-oj-* créée par *yod* en coda dans le cas de *o*, par l'évolution *-ej-* > *-oj-* dans le cas de *e*.

Pour *o* devant j toujours, on note de nombreuses variantes avec la graphie <ui>, pour [ɥi]: *apoier* / *apuier*, *loissel* / *luissel*, *foison* / *fuison*, etc. Dans nombre de cas, les effets analogiques expliquent ɥi : on a ainsi a. *apuier* < *appodiāre* ou a. *nuisir* < *nocēre* sous la pression analogique de *appōdiat* > *appuie* et *nōcet* > *nuit*, respectivement. Mais il n'est pas exclu que la fermeture générale *o* > *u* ait amené dans ces formes des séquences *-uj-* aboutissant régulièrement à ɥi (Bourciez : § 75-rq1).

Pour a. *corecier* < *corruptiāre* avec <e> à côté de *coroucier*, voir section 3.3 et note 34.

3.2.4. i, u et âu

Nous considérerons enfin, plus brièvement, *i*, *u* et *âu* en (15), (16) et (17) ci-dessous.

(15) *i* : évolutions en syllabe fermée

	tonique		initiale atone		prétonique atone
a.	/ __ C°				
	> <u>i</u>		> i		> i
	scrīptu	écrit	*pīviōne	<i>pigeon</i>	desid(e)rāre <i>désirer</i>
	līcia	<i>lice</i>	cīvitāte	<i>cité</i>	
	tībia	<i>tige</i>	vīsītāre	a. <i>visder</i>	
	canīc(u)la	<i>chenille</i>			
	līnea	<i>ligne</i>			
b.	/ __ l				
	> <u>i</u>		> i		
	vīlla	<i>ville</i>	mīll(e)foliu	a. <i>milfueil</i>	
c.	/ __ N				
	> <u>ē</u>		> ē		
	prīncipe	<i>prince</i>	līnteolu	<i>linceul</i>	
d.	/ __ j				
	> <u>i</u>		> i		> i
	dīxi	<i>dis</i>	tītīōne	<i>tison</i>	*indīctāre a. <i>enditier</i>
	suspīriū	<i>soupir</i>	dīctāre	a. <i>ditier</i>	

(16) u : évolutions en syllabe fermée

tonique		initiale atone		prétonique atone	
a. / __ C°					
> y		> y			
pūrgat	purge 3s	*fūricāre	a. furgier		
jūd(i)cat	juge 3s	jūd(i)cāre	juger		
*rūsca	ruche	*hūccāre	a. huchier		
b. / __ l					
> y					
nūllu	nul				
c. / __ N					
> ø		> ø		> ø	
ūnu	un	*lūn(i)s-dje	a. lunsdi	*imprūm(u)tāre	emprunter
d. / __ j					
> uī		> uī		uī	
*sūdia	suie	*lūctāre	a. luiter	minūtiāre	menuiser
dūc(e)re	a. duire	fūsiōne	a. fuison	*acūtiāre	a. aguisier
*pūteu	puits	lūcēre	a. luisir		

(17) âu : évolutions en syllabe fermée

tonique		initiale atone		prétonique atone	
a. / __ C°					
> o		> o			
g. laubia	loge	*auciōne	a. osson		
b. / __ N					
> ō					
*aunc(u)lu	oncle				
c. / __ j					
> we		> we		> we	
gaudia	joie	*clausiōne	cloison	*adauctāre	a. aoitier
aureu	a. oire	g. *kausjan	choisir		
nausea	noise	aucellu	oiseau		

Les timbres i, u et âu, qui procèdent de voyelles longues latines, sont relativement rares en syllabe fermée. Mais on constate là encore, dès que les données – plus lacunaires que pour les timbres précédents – le permettent, l'identité des aboutissements dans les trois positions.

3.3. Questions ponctuelles et conclusion

À l'issue de cette revue des évolutions vocaliques en syllabe fermée, ce qui émerge c'est l'identité de ces évolutions dans les trois positions possibles ; la résolution vocalique des codas l, N et j diversifie ces évolutions, mais de façon homogène pour les trois positions. Récapitulation en (18) :

(18) évolutions vocaliques en syllabe fermée

	a	e	o	i	u	āu
	↓	↓	↓	↓	↓	↓
a. / __ C ^o	a	e	u	i	y	ɔ
b. / __ l	o	ö	u	i	(y)	
c. / __ N	ā	ā	ō	ē	ǫ	(ō)
d. / __ j	ε	we	we	i	ɥi	ɥi

Les contre-exemples potentiels à cette identité d'aboutissement – a tonique dans le suffixe *ariu*, e tonique dans le suffixe *-itia* et e initial parfois – ne peuvent pas, pour les raisons qui ont été indiquées, être retenus contre cette identité fondamentale des évolutions dans les trois positions.

Restent toutefois deux questions : 1^o les aboutissements we provenant de a prétonique, 2^o les aboutissements i provenant de e prétonique – tous deux signalés plus haut en (12d) et (13a) respectivement. Nous les considérerons successivement ci-dessous.

L'aboutissement we < a prétonique avec yod en coda (Bourciez : § 17-rq3, Fouché : 485, Rheinfelder 1953 : § 277) se rencontre pour **spasmatiōne* > *pamaison*, *orātiōne* > a. *oroison*, *vēnātiōne* > a. *venoison*, *liberātiōne* > a. *livroison*, *ligātiōne* > a. *lioison*, *occāsīōne* > a. *ochoison*, **pantasiāre* > a. *pantaiser*³². On aurait ainsi là une différence entre l'aboutissement à la prétonique et celui, (ε), observé dans le même contexte à l'initiale (*ratiōne* > *raison*) ou à la tonique (*palātiu* > *palais*),

32. Pour mod. *apprivoiser* (a. *apreveiser*, *aprevoiser* / *apri-*), on pose (FEW, TLFi, Bourciez : § 17a-rq3) une base **adprivatiāre*. Mais Fouché (479) ajoute un croisement avec *vitiāre*, plus en accord avec le développement phonétique (cf. a. *envoisier* < *invitiāre*). On notera qu'il ne semble pas y avoir, pour *apprivoiser*, de graphie <ai>.

différence qui irait contre (9). Ainsi, pour Rheinfelder (1953: § 272, 277-278), l'évolution $aj > \varepsilon$ à la tonique et à l'initiale serait due au « Hauptton » (accent principal) et au « Nebenton » (accent secondaire) respectivement, et l'évolution $aj > ej > we$ serait imputable au fait que la séquence -aj- prétonique est, elle, sous « Zwischenton » (accent intermédiaire). Mais on peine à comprendre pourquoi la différence posée entre voyelle « sous accent intermédiaire » et voyelle avec « accent secondaire » n'aurait d'effet que dans ces quelques mots, et jamais dans les dizaines d'autres, rappelés dans les exemples de (12) à (17), où les aboutissements sont identiques à l'initiale et à la prétonique. De même, Bourciez (§ 17-rq3) considère le passage de a à e dans *oratiōne* > a. *oreison* comme un « affaiblissement » – sur la base, probablement, de l'évolution de a atone en syllabe ouverte vers « e sourd ». Mais s'il y a un passage de a à e, ce e est un e fermé, nullement « affaibli » : l'évolution ensuite de la séquence -ej- vers -we- en témoigne. Bref, on ne peut pas rendre compte de -we- dans les mots concernés par un affaiblissement dû à la position prétonique.

Et cela d'autant moins que les formes en <ai> existent pour tous les mots cités ci-dessus à côté des formes en <oi> et qu'elles sont souvent très anciennes (*oraisun* dans *Alexis* 62, par exemple). L'évolution attendue, aboutissant à ε , est fort bien attestée. Enfin, si -we- s'est imposé dans *pâmoison* et *pantois* (de a. *pantoiser*), c'est ε que l'on a à terme dans *oraison*, *venaison*, *livraison*, *liaison*. Bourciez (§ 17-rq3), comme Fouché (485), ayant posé comme régulière l'évolution vers -we-, doivent recourir à « l'influence » de *saison*, *raison* pour l'expliquer – ce qui ne convainc guère.

Il faut enfin noter que le passage à we se serait produit pour a prétonique seulement devant jt^s- < -tj- et devant -js- < -sj- mais non devant -jt- < -kt- ou -jr- < -(t)rj- où l'on a ε comme attendu, et seulement ε : *retractāre* > a. *retraitier*, *allactāre* > a. *alaitier*, *repatriāre* > a. *repairrier*. Et encore, devant jt^s- < -tj-, le passage à we n'est-il pas constant : **adrationāre* > a. *araisnier*, **adsationāre* > a. *assaisnier*. En fait, à l'exception de **pantasiāre*, les mots

concernés sont des noms en *-tjōne* / *-sjōne*. On est ainsi très probablement en présence d'un simple flottement sur une finale qui se constitue, morphologiquement, comme un *suffixe* dans la langue : hésitation entre *aison* comme *raison* < *ratīōne*, *saison* < *satiōne*, etc. et *-oison* comme *poison* < *potiōne*, *foison* < **fusiōne*, *toison* < *to(n)siōne*, d'où les nombreux doublets a. *bataison* / *-oison*, *salaison* / *-oison*, *lunaison* / *oison*, etc. Nous avons vu pour d'autres suffixes (*-āriu* et *-itia*) des situations analogues.

Pour ce qui est, enfin, de *e* prétonique > *i*³³, Fouché (447) note : « sur ce point, le traitement des initiales s'oppose à celui des prétoniques internes ». Cette évolution va ainsi, potentiellement, à l'encontre de (9). Mais l'aboutissement *i*, tout d'abord, n'est qu'une variante – même si c'est celle qui s'est *in fine* imposée : dans tous les cas, les formes attendues, avec *e*, existent : a. *paveillon*, *entorteiller*, *esparpeillier*, *lumeignon*, *chaeignon*, etc. Ensuite, l'évolution *e* > *i* est clairement conditionnée par le contexte consonantique droit : ce sont les géminées palatales *λλ-* (*pāpiliōne* > *pavillon*, *intortilliāre* > *entortiller*, **exparpilliāre* > *éparpiller*, *volatīlia* > a. *volille*) et *-ŋŋ-* (*lūminiōne* > *lumignon*, **cateniōne* > *chignon*) devant lesquelles on a *e* > *i*.

Ce n'est donc pas l'évolution en elle-même qui fait problème³⁴, mais le fait qu'elle serait limitée à la position prétonique. Or ce dernier point ne va pas de soi : à côté de *teigne* < *tinea*, *seigneur* < *seniōre*, *meilleur* < *meliōre*, *seigner* < *signāre*, on a aussi a. *tigne*, *signeur*, *milleur*, *signer*... Le passage à *i* semble ainsi n'avoir pas concerné que la prétonique mais aussi bien l'initiale et la tonique.

33. On laissera de côté les variantes en *i* dues à l'analogie : *impeiorāre* > *empirer* d'après *pire* à côté de a. *empoirier*, *nutritiōne* > *nourrisson* d'après *nourrice* à côté de a. *norrisson*, *respectāre* > a. *respitier* d'après *répit* à côté de a. *respoitier*, etc. Significativement, dans un environnement identique (*e* / *_kt*), en l'absence d'une source analogique avec *i*, par exemple dans *explic(i)tāre* > a. *exploitier*, on n'a pas de forme en *i* attestée. Par ailleurs, on a *i* < *a* dans **campaniolu* > a. *champignuel* / *champaigneul* (mod. *champignon*), **tripaliāre* > a. *traviller* (mod. *travailler*), mais ces évolutions ne sont pas régulières.

34. Elle peut être vue comme un effet des consonnes palatales suite à leur dégémination – ce que Fouché (919, par exemple) nomme une « réfraction » de yod (*-eλλ-* > *-ejλ-* > *-iλ-*). Cf. note 28.

Enfin, cette évolution *e* > *i* doit être mise en rapport, avec celle vers *ə* que l'on observe, toujours pour des *e* prétoniques³⁵, devant -*tt*^s- < -*kj*- / -*Ctj*- : type *seneciōne* > *seneçon*, *suspectiōne* > a. *souspeçon*, **strictiāre* > a. *estrecier*; cette évolution vers *ə* se rencontre aussi pour *e* à l'initiale dans le même environnement : *lectiōne* > *leçon*, *d(i)rectiāre* > a. *drecier*. Dans ces mots, le maintien de *e* du latin vulgaire est, dans un premier temps, normal : le groupe consonantique *tt*^s- interdit la métathèse de *yod* (cf. *factiōne* > *façon*, **faiçon*) et l'on est en syllabe fermée devant *C*^o. Mais à l'issue de la dégémination de -*tt*^s- < -*kj*- / -*Ctj*-, *e* passe à *ə*. Le même processus advient devant la gémignée -*ll*- : à la suite de la simplification de cette gémignée, *e* passe à *ə* (*appellāre* > *appeler*, *pellīcia* > a. *pelice*).

Ainsi, les évolutions vers *i* et vers *ə* de voyelles en syllabes originellement fermées, initiales ou prétoniques, 1^o concernent *e* seulement, 2^o sont déclenchées par la simplification des gémignées qui les suivent (-*ll*-, -*ŋŋ*-, -*tt*^s-, -*ll*-) – les palatales entraînant l'évolution vers *i*, les non palatales vers *ə*. Cette dernière évolution vers *ə* n'étonne pas s'agissant de *e* : *e* aboutit régulièrement à *ə* à l'initiale atone en syllabe ouverte (*veniāre* > *venir*).

Mais le point important ici est évidemment que cette double évolution de *e* n'intervient que lorsque la gémignée qui suit s'est simplifiée, c'est-à-dire quand *e* n'est *plus* en syllabe fermée. En sorte que ces évolutions n'invalident pas (9) : tant qu'elles

35. Elle est donnée aussi pour *o* par Fouché (491) et Bourciez (§ 18b-2^o), sur la base du même exemple d'a. *corecier* < *corruptiāre* à côté de *corocier* et m. *courroucier*. Les formes en *o/u* pour ce mot sont les plus anciennes (*corocet Alexis* 54, *curuciez Rol.* 469) et valident l'évolution normale de *o* en syllabe fermée, cf. (14). Les formes en *e* sont dues sans doute à une dissimilation *o-o* > *o-e*. Et c'est ce *e* – et non *o/u* – qui passe ensuite, comme dans les autres cas examinés, à *ə* (lequel éventuellement tombe en syllabe devenue ouverte, d'où les formes *courcer* / *curcer*). La forme qui prévaudra, *courroucer*, est due, elle, à l'effet analogique en provenance du nom a. *corroz*, *courous*, et des formes fléchies du verbe. Les formes a. *commengier* < *communicāre*, a. *volenté* < *voluntāte* à côté de *comungier* et *volonté* procèdent aussi, probablement, d'une dissimilation du même type. Quant à a. *chalengier* < *calumniāre* à côté de *chalongier*, la forme s'explique mal, mais tout aussi mal a. *chalenge* < *calumnia* à côté de *chalonge* où l'on est à la tonique.

sont en syllabe fermée, les voyelles ont bien la même évolution, qu'elles soient en syllabe atone, prétonique ou initiale.

Nous concluons donc à la validité de la généralisation (9) : pour une voyelle donnée, les évolutions en syllabe fermée sont identiques dans les trois positions possibles : initiale atone, prétonique(s) atone(s), tonique.

3.4. Note : pas d'aboutissement à \emptyset en syllabe fermée

La récapitulation en (18) des aboutissements en syllabe fermée ne fait nulle part apparaître \emptyset . Et, comme on vient de le voir dans la section précédente, le passage à \emptyset de e prétonique n'advient que lorsque la syllabe est devenue une syllabe ouverte. De même, e atone (< ĭ, ē, ě) passe régulièrement à \emptyset en syllabe ouverte initiale mais *pas* en syllabe fermée (*venĭre* > *venir* [vənir] mais *virtūte* > *vertu* [vɛrty]), le passage de a atone initial à \emptyset après consonne palatale a lieu en syllabe ouverte mais *pas* en syllabe fermée (*caballu* > *cheval* [ʃəval] mais *carricāre* > *charger* [ʃarʒe]), etc. L'observation peut se formuler comme en (19) :

(19) une voyelle en syllabe fermée n'aboutit jamais à \emptyset ³⁶.

Nous avons plus haut en (8) conclu que la syncope, c'est-à-dire l'aboutissement à \emptyset , ne concernait que les voyelles en syllabe ouverte. De (19), il se déduit que l'aboutissement \emptyset ne concerne également que les voyelles en syllabe ouverte. Mais, ici, on retrouve l'opposition *tonique* ~ *atones* : les deux aboutissements \emptyset et \emptyset n'interviennent qu'en syllabe ouverte *atone*³⁷ : à la tonique, on n'a ni l'un ni l'autre. La situation est résumée en (20) page suivante :

36. Cette exclusion de \emptyset en syllabe fermée s'observe toujours en français actuel. Dans la phonétique de la parole, les alternances \emptyset/\emptyset possibles engendrent une multitude de syllabes fermées avec \emptyset ; une simple phrase comme « je ne te le dirai pas » en présentera couramment deux : [ʒən.təl.di.ʁe.pa]. Mais, dans les limites du mot, aucune forme ne suppose une syllabe fermée avec \emptyset (* /CaC/), et les alternances du type *app[ə]ler - j'app[ɛ]lle* témoignent de la réaction contre cette configuration.

37. On pourra s'étonner de voir incluses ici, concernant la possibilité de syncoper, les atones initiales. L'initiale atone, de fait, se signale, parmi les atones, par sa « résistance ». Mais nous voulons simplement dire que si la syncope est plus rare pour l'atone initiale que pour les autres atones, elle n'en est pas moins possible : l'atone initiale disparaît (après une étape \emptyset), régulièrement, dans bien des cas où elle se trouve en hiatus suite

(20) aboutissements à schwa et zéro

		> ∅	> ə
CV	tonique	*	*
	atone	oui	oui
CVC	tonique / atone	*	*

Il n'y a ainsi de différence entre atone et toniques qu'en syllabe ouverte. Ce qui est une autre façon de dire qu'en syllabe fermée, il n'y en a pas.

4. Évolutions en syllabe fermée, nature de l'accent et distribution des processus vocaliques

Dans cette dernière section, nous examinerons les conclusions que la communauté de destin établie dans les sections précédentes pour les voyelles en syllabe fermée implique.

Nous commencerons par les conclusions qui s'imposent 1^o sur le lien entre forme de la syllabe et accent, 2^o sur la nature de l'accent en gallo-roman. Nous considérerons ensuite, dans le cadre ainsi posé, la distribution des processus vocaliques qui caractérisent l'évolution du latin vulgaire à l'ancien français. Enfin, après avoir brièvement décrit le cadre syllabique dans lequel nous opérons, nous tenterons de rendre compte de façon cohérente de cette distribution.

4.1. Structure syllabique et accent

La première conséquence des généralisations établies précédemment concerne l'organisation des causalités syllabiques et accentuelles.

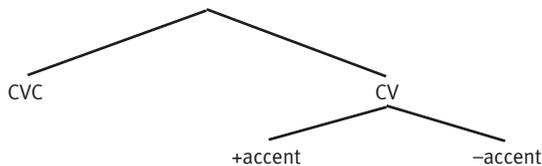
Le point de vue classique en la matière suppose une hiérarchie simple : ce qui serait fondamental serait la présence ou l'absence de l'accent, la structure syllabique, syllabe ouverte (« voyelle libre ») ou syllabe fermée (« voyelle entravée ») ne déterminant que des clivages secondaires. C'est cette vision qui sous-tend l'organisation des exposés concernant le vocalisme

à la chute de la consonne intervocalique subséquente : *maturu* > *mayr* > *meur* > *mûr*,
**cadere* > *cheoir* > *choir*, etc.

dans la plupart des manuels de phonétique historique (Bourciez, Clédât, Nyrop, Fouché, Pope, Regula, Rheinfelder etc.).

Or la communauté de destin que nous avons constatée pour les voyelles en syllabe fermée rend nécessaire un renversement de cette vision. Elle cantonne en effet à la seule syllabe ouverte les différences d'évolution induites par la présence ou l'absence de l'accent. Les évolutions vocaliques dépendent donc *fondamentalement* de la structure syllabique, et *secondairement* seulement de la présence / absence de l'accent, comme figuré ci-dessous en (21) :

(21)



4.2. La nature de l'accent

La seconde question que soulève l'indifférence à l'accent des voyelles en syllabe fermée est celle de la nature l'accent.

Une tradition, plus que centenaire, veut que ce soit l'apparition d'un accent « d'intensité »³⁸ (« accent dynamique », *stress, expiratory accent...*), qui ait déterminé d'abord la ruine de l'opposition quantitative du système vocalique du latin classique, puis les processus fondamentaux (diphthongaisons, centralisation / syncope) qui ont affecté à la suite les voyelles (voir Pope 1952 : § 118 et 121, pour ne citer qu'un exemple). Georges Straka (1979 : 213 *sq.* en particulier, mais de façon générale, dans l'ensemble de son œuvre) et ses continuateurs, La Chaussée (1974) ou Matte (1982) par exemple, se sont efforcés de donner une assise physiologique à cette vision, d'où la notion d'« énergie articulatoire », mais à l'origine il y a toujours « l'intensité ».

38. Succédant à un accent musical (= de hauteur) en latin classique selon l'école française, consistant en un renforcement de l'accent d'intensité déjà présent en latin classique selon l'école allemande (*cf.* Fouché 121-123).

Mais, pour admettre qu'elle ait été et soit encore souvent, la théorie de l'accent d'intensité doit être rejetée. Outre que nombre d'observations s'inscrivent en faux contre elle (voir Noske, ce recueil), et que, du point de vue phonétique, même, elle est obstinément démentie par les faits³⁹, la théorie de l'accent d'intensité est tout simplement inacceptable d'un point de vue de linguistique générale. Les variations d'intensité, continues dans les faits de parole, apparaissent en effet strictement cantonnées au niveau expressif (relevant de la performance – la Parole saussurienne), aux manifestations non encodées linguistiquement de l'affect, qui se superposent aux structures proprement linguistiques : l'intonation. Au niveau linguistique, l'intensité n'a pas de place. Ainsi en phonologie : un système vocalique pourra présenter des oppositions de durée ($/a/ \sim /ā/$) ou de hauteur ($/a/ \sim /á/$) à valeur distinctive, mais dans aucune langue humaine il n'existe de système vocalique présentant une opposition distinctive « d'intensité » $/a/ \sim /a/$ – où le gras noterait [+ intense]. Et de même en morphologie : on pourra trouver des oppositions de longueur (lat. class. *venit* « il vient » ~ *vēnit* « il est venu », arabe class. *kataba* « il a écrit » ~ *kātaba* « il a correspondu ») ou des oppositions de hauteur (fr. [sava] ça va ~ [savá] ça va ?, somali *nín* (absolutif) ~ *nin* (nominatif) *un homme*) à valeur morphologique, mais il n'existe dans aucune langue de distinction morphologique reposant sur un contraste d'intensité. Or l'accent est une réalité de niveau linguistique : ses effets phonologiques, considérables, sont là pour le garantir.

De plus, la théorie de l'accent d'intensité ne rend pas compte des faits qu'elle prétend expliquer. Ainsi, on ne voit pas pourquoi l'accent d'intensité, s'il a un effet sur les voyelles en syllabe ouverte, n'en aurait pas sur les voyelles en syllabe fermée. Dit autrement : pourquoi y aurait-il une interaction entre l'intensité et la structure syllabique ? Et, s'il y en avait une, de quelle nature pourrait-elle bien être ? Le problème, en vérité, n'a

39. On se contentera de rappeler ici la conclusion de Ladefoged & Ferrari-Disner (2012 : 24), qui s'énonce en peu de mots : « *In nearly every language [...] what we hear as stress is more a matter of increasing pitch and length of the syllables than of increasing their loudness* ».

pas échappé aux tenants dudit accent d'intensité: après avoir posé l'intensité, on explique toujours à la suite que celle-ci se traduit par un accroissement de « durée »⁴⁰, mais que cet accroissement est limité en syllabe fermée. Mais si « l'intensité » n'existe, linguistiquement, qu'à travers de la « durée », pourquoi s'encombrer de l'intensité? De même pour ce qui est des phénomènes de centralisation / syncope des voyelles atones. Ce qu'écrit Pope (1952: § 121) peut servir là de résumé de la doctrine: « *In the unstressed syllables a tendency is often observable to reduce the vowel to a weak sound, that is often gradually effaced* » (voir aussi § 223). L'observation n'est pas inexacte⁴¹: des processus d'affaiblissement des voyelles atones en syllabe ouverte adviennent dans les langues, en effet. Mais pourquoi ceci figure-t-il sous le titre « Influence of Expiratory Accent »? Si la présence de l'accent sur une voyelle se traduit par de la durée, on suppose que son absence en position atone se traduit simplement par un non-allongement. D'où proviennent alors les centralisations / syncopes? Quant au maintien des voyelles en syllabe fermée, toniques comme atones, mis en évidence dans les sections précédentes, il constitue à soi seul une raison suffisante pour rejeter la théorie de l'accent d'intensité. Si sa « traduction en durée » pouvait permettre à la rigueur de comprendre pourquoi l'accent d'intensité n'a pas d'action visible sur les toniques dès lors qu'elles sont en syllabe fermée, en quoi faut-il le traduire pour qu'en syllabe fermée, son absence (voyelles atones) soit égale à sa présence (voyelles toniques)⁴²?

Si l'on oublie l'intensité, donc, il reste une réalité simple: l'accent qui s'établit en latin vulgaire est un accent de *longueur*.

40. Voir, entre beaucoup d'autres, Pope (1952: § 198), Grandgent (1934: § 176), Rheimfelder (1953: § 23), Fouché: 213-216, Palmer (1968: 155), Straka (1979: 181 sq., 194, 265), La Chaussée (1974: 2.6.3.1), Niedermann (1985: § 8). Sur cet allongement des toniques en syllabe ouverte, l'accord, au demeurant, paraît général. Cf. Loporcaro (2011: 52) pour un énoncé formalisé.

41. À l'oubli près – très révélateur – d'une précision cruciale, toutefois: « en syllabe ouverte ».

42. Il est probable que si les faits concernant les voyelles en syllabe fermée ont été, comme noté dans notre Introduction, si peu considérés de façon systématique, voire quelque peu oubliés (cf. n. 37), une des raisons en est leur caractère fort contrariant pour la *doxa* de l'intensité.

Cet accent est soumis à condition syllabique : l’allongement accentuel est inhibé en syllabe fermée, il ne se réalise en surface qu’en syllabe ouverte. Parmi bien d’autres langues comme l’islandais (Gussmann 2002 : 157 *sq.*), l’arabe palestinien (Kenstowicz 1994 : 274 *sq.*) ou le selayarese (austronésien, Piggott 2003 : 414 *sq.*), l’italien actuel (voir par exemple Marotta 1984) fournit un exemple de ce modèle accentuel.

La ruine de l’opposition quantitative dans le système vocalique hérité du latin classique constitue la première preuve de l’émergence d’un accent de ce type en latin vulgaire. Les voyelles sont désormais phonologiquement simples ; elles ne sont longues que sous l’accent, sous condition syllabique.

4.3. La distribution des processus affectant les voyelles

Dans le cadre ainsi posé, on peut maintenant considérer les types d’évolution que les voyelles ont connus entre latin vulgaire et ancien français.

En syllabe ouverte, l’allongement déterminé par la présence de l’accent déclenche en gallo-roman des processus (divers) de diphtongaison. Et les diphtongaisons ont lieu *seulement* dans ce contexte de la syllabe ouverte tonique⁴³. Les diphtongues engendrées retourneront en certains cas à des monophtongues (après diphtongaison, a aboutit à ɛ/e, o et ɔ à œ/ö) et de même la seule diphtongue héritée, āū, se monophtongue en ɔ (puis o), tandis que dans les autres cas les diphtongues évolueront vers des séquences glide+voyelle : ɛ > jɛ/je, e > wɛ > wɛ (> wa). Mais, fondamentalement, toutes les voyelles toniques en syllabe ouverte diphtonguent : ɛ et ɔ d’abord, e et o ensuite et enfin a. Les voyelles i et u, au premier abord, semblent faire exception : objectivement, ces voyelles se maintiennent sans changement (l’évolution u > y étant d’un autre ordre comme il a été dit plus haut). Mais ce maintien est en quelque sorte une illusion d’optique. On peut penser que la diphtongaison concerne bien

43. Nous laissons ici de côté le cas – rare et marginal – des métaphonies, cf. note 19. Et nous rappelons que les métathèses de yod ne génèrent pas des « diphtongues » : elles placent simplement la consonne j en coda.

toutes les voyelles toniques en syllabe ouverte, *i* et *u* comme les autres, mais que simplement, dans le cas de ces dernières, le processus de diphtongaison est trivial, *i. e.* sans effet de surface : une diphtongaison se fait *via* un glide *j/w* et, dans le cas des voyelles hautes, produit par conséquent /ij/ et /uw/, dont la prononciation revient à [i] et [ū]⁴⁴.

En syllabe ouverte toujours, l'absence de l'accent, elle, donne lieu à des processus de centralisation / syncope. On pourra objecter qu'à l'initiale atone, en syllabe ouverte, les centralisations sont limitées et que les timbres originels se maintiennent en général. Et en effet, cette possibilité d'échapper aux processus de centralisation en syllabe ouverte est caractéristique des initiales parmi les atones – singularité qui constitue une question difficile, sur laquelle nous reviendrons brièvement (voir note 48). Pour l'heure, ce que nous voulons faire valoir est que la centralisation peut concerner *aussi* l'initiale en syllabe ouverte. La centralisation (V > ə) dans cette configuration est d'une part l'aboutissement normal de e < lat. e, ē, i (*venīre* > *venir*) et de a précédé de palatale (*caballu* > *cheval*) et d'autre part celui d'autres voyelles suite à des processus de dissimilation (*conūcula* > *quenouille*, *dīvīnu* > *devin*, etc.). Quant à la possibilité de la syncope à l'initiale, elle se constate dans les cas d'hiatus, *cf.* note 36. (Sur ces deux points, voir Bourciez : § 89-4^o)⁴⁵.

44. Straka (1979 : 233) suggère une généralisation semblable : « [...] la diphtongaison des voyelles fermées é > ei, ô > ou, voire i > ii (iy), etc. ». Au demeurant, la situation est connue dans des langues vivantes : Chomsky & Halle (1968 : 183) disent à propos de l'anglais que « [i]t is a well-known fact that English tense vowels are diphthongized or have off-glides. For the non-back vowels [i] and [ē], the glide is [y] [...]; for the back vowels [ū] and [ō], it is [w]. » C'est à ce titre que nous écartons dans le tableau (22) la possibilité du maintien (A.) pour la voyelle tonique en syllabe ouverte.

45. On pourra encore objecter qu'en position posttonique, on constate la syncope mais non la centralisation : c'est ainsi d'ordinaire que le cas de la posttonique est décrit (par ex. Bourciez § 15). Mais en réalité la centralisation advient aussi en position posttonique et dans des circonstances analogues à celles où on la constate pour la finale ou la prétonique, en particulier lorsque la voyelle est a (*anate* > a. *ane*). Les cas de ce type sont très réduits en nombre, mais ceci n'est que la conséquence de la rareté du timbre a en posttonique, rareté induite par l'apophonie intérieure latine (*cf.* Introduction).

Pour une voyelle en syllabe fermée, enfin, il est *indifférent* d’être sous l’accent ou pas : on a seulement le maintien sans changement – les modifications dues à la vocalisation de la coda que nous avons vues n’étant que des effets segmentaux additionnels d’un autre ordre.

La distribution des processus vocaliques fondamentaux, à savoir : A. maintien, B. diphtongaison, C. centralisation / syncope, se résume donc à (22) :

(22) distribution des processus affectant les voyelles

		initiale	prétonique	tonique	posttonique/finale
a. CVC	A. maintien	oui			
	B. diphtongaison	*			
	C. centralis./syncope	*			
b. CV	A. maintien	(oui)	*	*	*
	B. diphtongaison	*	*	oui	*
	C. centralis./syncope	oui	oui	*	oui

Cette distribution, simple, est caractéristique du gallo-roman.

En section 4.5, nous tenterons d’en fournir une analyse. Nous laisserons de côté le processus de diphtongaison en lui-même, qui n’est que la pente particulière que l’allongement sous l’accent emprunte en gallo-roman : ceci excède le cadre de cet article. Nous nous concentrerons sur l’allongement sous l’accent en syllabe ouverte, sur le maintien (sans changement) en syllabe fermée et sur les processus de centralisation / syncope en syllabe ouverte atone.

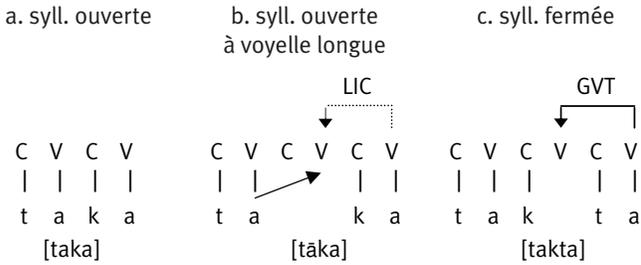
Pour cela il est nécessaire d’introduire brièvement le cadre théorique dans lequel nous nous plaçons. C’est l’objet de la section qui suit.

4.4. Le plan syllabique : cadre théorique

Nous regarderons les faits dans le cadre du modèle dit « CV strict » qui restreint la constituance syllabique à une suite monotone d’attaques et de noyaux, tous deux simples (non branchants), respectivement « C » et « V » dans les représentations. Renvoyant les lecteurs, pour une vision détaillée, à Lowenstamm (1996) et Scheer (2004), nous donnons seulement en (23) la représentation

dans ce cadre des principales structures syllabiques qui nous occuperont :

(23)



En (23) sont figurées les deux rections fondamentales dont les voyelles sont la source : le Gouvernement, *GVT* en (23c), et le Licencier, *LIC* en (23b). Le Gouvernement est une rection fondamentalement négative, c'est-à-dire *a priori* ne pouvant que restreindre voire annihiler les possibilités d'expression de sa cible ; le licencier au contraire est positif : il permet à sa cible d'exprimer son potentiel segmental (voir Ségéral & Scheer 2001b). La « voyelle vide » (\emptyset), c'est-à-dire une position nucléaire V sans mélodie associée – ainsi, la seconde position V en (23c) – ne peut ni licencier ni gouverner.

La présence d'un noyau vide, gouverné par le noyau (non vide) suivant (23c), place la voyelle précédente en « syllabe fermée ». La « coda » est ainsi une attaque suivie d'un noyau vide.

Une voyelle longue (23b) suppose la propagation de la mélodie associée au premier noyau sur la seconde position V à sa droite. Ceci nécessite que cette seconde position V soit licenciée par le noyau suivant. Si celui-ci est vide – c'est-à-dire si l'on est en « syllabe fermée », cette position n'est pas licenciée et la propagation ne peut avoir lieu : on a affaire à ce que l'on dénomme classiquement un « abrègement en syllabe fermée », processus très répandu dans les langues (voir note 46).

Enfin, les voyelles vides dans la chaîne sont soumises à un principe simple de rection : une position nucléaire vide doit être *gouvernée* par le noyau suivant. Le gouvernement, *GVT* en

(23c), s'exerce de droite à gauche et ne peut, rappelons-le, émaner que d'une position nucléaire elle-même remplie. Ce principe prédit l'impossibilité de deux noyaux vides en séquence (**...CøCøC...): le premier ne serait pas gouverné puisque le suivant est vide. Cette prédiction rencontre clairement les faits: dans la formation du français par exemple (Fouché: 835), les groupes triconsonantiques internes (produites par syncope ou la consonification des voyelles hautes et moyennes en hiatus) se réduisent en perdant la consonne médiane. On a ainsi *gal[b](i) nu* > *jaune*, *cul[c](i)ta* > a. *coute* (mod. *couette*), *mon[t](i)cellu* > *monceau*, *ar[c](u)ballista* > *arbalète*, etc. C'est que le groupe créé par la modification diachronique de la chaîne linéaire enferme deux noyaux vides (...**CøCøC...).

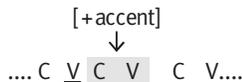
On retrouve encore ce même principe à l'œuvre en français moderne où schwa (ə) alterne possiblement avec zéro (ø); on aura ainsi, pour *je le demande*, les réalisations [ʒəlødəmãd] avec les trois schwas, [ʒəlødømãd], [ʒəlødəməãd] avec deux, [ʒəlødømãd] avec un seul, mais ni **[ʒəlødømãd] ni **[ʒəlødəməãd] ne sont possibles – et encore moins **[ʒəlødømãd]: la consécution de deux noyaux vides en séquence est proscrite. Cette généralisation est encodée classiquement dans la loi de Grammont (dite aussi loi des trois consonnes, cf. Grammont 1933: 359): en français, aucun groupe de trois consonnes ne peut être créé par la chute d'un schwa. Grammont cite l'exemple *sept p'tites filles* [**...ɛpti...]), alors qu'un groupe de deux consonnes résultant de l'omission d'un schwa est possible: comparer avec *six p'tites filles* [...ipti...].

4.5 Allongement sous l'accent en CV, maintien sans changement en CVC, centralisation / syncope en CV atone: essai d'analyse

En phonologie autosegmentale, socle commun de toutes les approches qui ont actuellement cours, la longueur est représentée par de l'espace syllabique (et non pas par un trait mélodique). Cet espace est, en fonction des théories, conçu en termes de points squelettaux, de mores ou de constituants syllabiques. Dans le cadre théorique esquissé en section 4.4, un

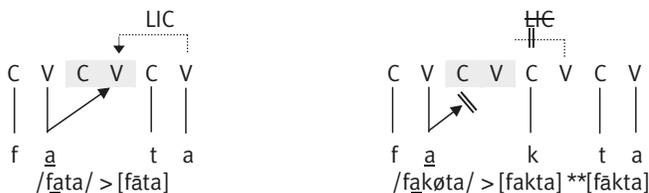
tel accent consiste en l'insertion dans la structure syllabique, à droite de la voyelle marquée comme accentuée⁴⁶, d'une unité CV vide, comme représenté en (24) :

(24)



L'allongement sous l'accent résulte alors de la propagation de la voyelle sur la position V du CV accentuel. Cette propagation, toutefois, n'aura lieu que si la position V du CV accentuel est licenciée par le noyau suivant (25a). Ceci requiert que ce noyau suivant ne soit pas vide, *cf.* (23b), c'est-à-dire que l'on soit en « syllabe ouverte ». L'allongement n'aura pas lieu si le noyau suivant, étant vide, ne licencie pas la position V du CV accentuel (25b), c'est-à-dire si l'on est en « syllabe fermée ».

(25)



Le non-allongement de la voyelle tonique en syllabe fermée n'est ainsi que la version préventive de « l'abrègement en syllabe fermée » commenté en section 4.4⁴⁷. Il découle directement des principes phonologiques fondamentaux posés.

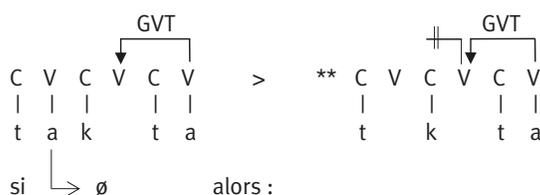
Le maintien (sans changement) que l'on a observé pour les voyelles en syllabe CVC, toniques comme atones, quant à lui, n'a strictement rien à voir avec la présence ou l'absence de l'accent :

46. L'insertion du CV accentuel à *droite* de la voyelle tonique est paramétrique : il existe des langues qui l'insèrent à sa *gauche* (voir Ségéral & Scheer 2008).

47. L'abrègement en syllabe fermée s'observe dans les langues où la longueur vocalique est lexicale (phonologique) ; le non-allongement tonique en syllabe fermée concerne les langues sans opposition phonologique de longueur, mais où l'accent est un accent de longueur, comme l'italien actuel : /fata/ → [fāta] *fée*, /fatta/ → [fatta] **[fātta] *faite* (voir par exemple Marotta 1984). Dans les deux phénoménologies, un seul et même principe est à l'œuvre.

il dérive seulement et directement de la structure de la syllabe fermée. La syncope d'une voyelle dans cette position aboutirait à créer deux noyaux vides successifs. Or une telle configuration serait mal formée puisque le noyau nouvellement vide ne pourrait être gouverné⁴⁸. La situation est figurée sous (26).

(26) évolution hypothétique : syncope d'une voyelle en syllabe fermée



Cela étant, on demandera pourquoi la centralisation est elle aussi prohibée en syllabe fermée : elle ne crée pas en effet de séquence de deux noyaux vides. L'interdiction de schwa en syllabe CVC, toujours en vigueur en français moderne (voir section 4.4), représente donc un fait indépendant de l'interdiction $**C\emptyset C\emptyset C$. Alors que celle-ci est universelle et prédite par la théorie, celle-là est en effet un choix idiosyncrasique du français. Car il y a bien des langues qui admettent schwa en syllabe fermée, par exemple le polonais : *brzydki* [bʒitki] « laid », *cyrkiel* [tʃsirkjɛl] « cercle (instrument) » – ce dernier mot, emprunté à l'allemand *Zirkel* [tʃsirkəl] « id. », montre une centralisation $i > i$ propre au polonais.

Mais en dernière analyse, l'interdiction en français de schwa en syllabe fermée n'est peut-être pas étrangère à la prohibition universelle d'une séquence de deux noyaux vides consécutifs. Car on peut analyser schwa en tant que noyau vide : *semaine* est alors /sømɛn/, et lors de la prononciation avec schwa (*[s]ø[m]aine*) une épenthèse mélodique vient remplir le noyau vide, la prononciation sans schwa, [smɛn], exécutant la forme lexicale telle quelle. Cette analyse épenthétique du schwa est de tradition, c'est le « e caduc » : Anderson (1982) l'exploite dans

48. On notera qu'il s'agit ici du versant vocalique du mécanisme qui est abordé du point de vue des consonnes dans les exemples cités en section 4.4 : $**C\emptyset C\emptyset C$.

l'article même qui dans la littérature phonologique introduit les noyaux vides. Il fait observer que si la qualité de la voyelle qui alterne avec zéro en français est prédictible (et s'il n'y a qu'une seule voyelle alternante), son emplacement dans les morphèmes ne l'est pas: *pelage* peut être prononcé [pələʒ] ou [pləʒ], mais *plage* a comme seule prononciation [pləʒ]. Par conséquent la différence doit être lexicale: la réalisation possible de schwa entre le p et le l de *pelage* fait partie des propriétés lexicales de ce mot, tout autant que l'absence de cette position dans *plage*. Dans cette situation, Anderson fait fond sur la séparation entre la mélodie et la structure syllabique qu'introduit l'analyse autosegmentale et propose que l'identité lexicale de schwa est, en français, un noyau vide, et seulement un noyau vide. *Semaine* est donc /sømaine/, et le locuteur décide ou non de prononcer le noyau vide; dans le cas où il décide de le prononcer, celui-ci reçoit sa mélodie par voie épenthétique.

Dans notre cadre théorique, il y a des noyaux vides, non prononçables, par exemple entre ce qui est classiquement une coda et l'attaque suivante: *partie* est /parøtie/. Nous ne pouvons donc dire que tous les noyaux vides en français sont des schwas et peuvent recevoir une épenthèse. La différence entre un noyau vide qui peut être prononcé et un noyau vide qui ne l'est jamais est donc due à la présence ou l'absence d'une mélodie: dans le premier cas le noyau possède une voyelle flottante lexicalement, qui est absente dans le second (Scheer 2004: § 76). Le contraste lexical entre une voyelle pleine et les deux types de noyaux vides est représenté en (27).

(27) trois types de noyaux

a. noyau plein	b. noyau avec alternance v/ø	c. noyau vide
V	V	V
α	α	
o de <i>donner</i>	ø de <i>petit</i>	noyau entre r et t de <i>parti</i>

Dans ce sens, schwa en français *est* donc un noyau vide : la structure sous (27b) n'est associée à aucun élément mélodique, tout comme celle sous (27c). La différence entre les deux est la potentialité d'une telle association. Or au niveau lexical les deux sont vides. Dans ces conditions, si l'interdiction (universelle) d'une séquence de deux noyaux vides règne sur les formes lexicales, nous savons pourquoi en français, en syllabe fermée, *i.e.* devant noyau vide, non seulement la syncope mais aussi la centralisation est interdite : les deux évolutions créeraient un nouveau noyau vide.

La prédiction est alors que dans les langues qui possèdent des schwas en syllabe fermée, ceux-ci représentent (27a), *i.e.* une voyelle pleine, et non pas (27b), *i.e.* une voyelle qui alterne avec schwa. Le polonais valide cette prédiction (une partie des [ɛ] y alterne avec zéro, alors que <y> [i] est stable), qui demande à être évaluée à l'aune d'un plus grand nombre de langues. Ceci dépasse bien sûr le cadre du présent article, et nous n'irons pas plus loin ici.

Quant à la centralisation / syncope des voyelles atones en syllabe ouverte, elle a lieu simplement parce que rien ne s'y oppose. Les voyelles d'une langue peuvent en effet, en syllabe ouverte, s'engager sur la pente de la centralisation / syncope parce que le noyau suivant, plein, gouverne le noyau y compris lorsqu'il est vide. Le gallo-roman connaît un processus qui affecte les voyelles atones (donc brèves) en syllabe ouverte et il s'agit d'une centralisation / syncope⁴⁹.

49. Il faudrait ici considérer le cas de l'initiale atone, laquelle se distingue, et pour la centralisation et pour la syncope, des autres atones en syllabe CV (*cf.* note 36). Pour les tenants de l'intensité, cette particularité de l'initiale atone est imputée (avec diverses variantes) à un « accent secondaire » (ou « contre-accent », voir par exemple Nyrop 1904 : § 144, Clédât : 1917 : § 3, Pope 1952 : § 248, Fouché : 125, Rheinfelder 1953 : § 96, 140-145, Regula 1955 : § 17, Loporcaro 2011 : 59, etc.). Mais comment se pourrait-il que l'initiale, si elle bénéficiait de cet « accent », s'affaiblisse, régulièrement, en ə voire passe à ø ? Bourciez (§ 19, 86) et Straka (1979 : 231) invoquent respectivement une « netteté toute spéciale » et une « importance de cette syllabe ». Ceci est plus que flou, mais au moins ces deux auteurs n'inventent-ils pas un « accent secondaire » en contravention flagrante avec les cas de centralisation / syncope que l'initiale connaît. Les particularités de la syllabe initiale – qui concernent la voyelle mais aussi bien, il faut le noter, la consonne en attaque, laquelle est en « position forte » – attendent une clarification. Nous ne pouvons ici traiter une telle question. Nous renvoyons les lecteurs à Ségéral & Scheer (2001b) pour le cas de la consonne initiale et à Ségéral & Scheer (à par.) pour ce qui concerne la voyelle atone en syllabe ouverte initiale.

5. Conclusion

Nous avons montré en section 2 que les voyelles en syllabe fermée se maintiennent, c'est-à-dire ne sont jamais l'objet d'une syncope, qu'elles soient atones (initiales ou prétoniques) ou toniques, puis, en section 3, que leurs timbres se maintiennent sans changement. Les seules évolutions observables pour les voyelles dans cette situation syllabique sont dues à la résolution vocalique de certaines consonnes (l, N, j) en coda – mais ces évolutions particulières sont elles aussi identiques dans les trois types de syllabe fermée. Le destin de toutes les voyelles en syllabe fermée, du latin vulgaire à l'ancien français, est ainsi strictement commun. À l'issue de ces observations, il apparaît que la centralisation et la syncope des voyelles ne surviennent qu'en syllabe ouverte *atone*. Les toniques en syllabe ouverte, quant à elles, s'allongent et évoluent en se diphtonguant.

En section 4, nous nous sommes attachés à montrer que cette distribution des destins vocaliques, qui est fonction d'abord de la structure syllabique et ensuite de la présence ou de l'absence de l'accent, ne peut pas découler d'un « accent d'intensité ». L'accent qui apparaît au début du latin vulgaire ne peut être qu'un accent de *longueur*. Dans le cadre syllabique « CV strict » que nous avons brièvement présenté, l'accent consiste en l'insertion d'un espace syllabique, le CV accentuel, à droite de la voyelle marquée pour l'accent.

Le reste, à savoir : 1° la possibilité pour la tonique en syllabe ouverte de propager sur ce site accentuel, c'est-à-dire de s'allonger, mais l'interdiction du même allongement pour la tonique en syllabe fermée, 2° la possibilité de l'affaiblissement en syllabe ouverte atone, mais son impossibilité (= le maintien de la voyelle) en syllabe fermée, atone ou tonique, se dérive directement du fait qu'une séquence de deux noyaux vides est (universellement) mal formée.

Enfin, nous avons proposé d'unifier l'interdiction en syllabe fermée de la syncope et de la centralisation : la seconde découle également de l'impossibilité d'avoir deux noyaux vides successifs si schwa est analysé en français en tant que noyau vide.

Références bibliographiques

Les items suivis de la mention « WEB » sont disponibles à l'adresse <http://sites.unice.fr/scheer>.

- ANDERSON, Stephen, 1982, « The analysis of French shwa: or, how to get something for nothing », *Language*, n° 58, p. 534-573. WEB.
- Bourciez = BOURCIEZ, Edouard et BOURCIEZ, Jean, 1967, *Phonétique française. Étude historique*, Paris, Klincksieck.
- CHOMSKY, Noam et HALLE, Morris, 1968, *The Sound Pattern of English*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- CLÉDAT, Léon, 1917, *Manuel de phonétique et de morphologie historique du français*, Paris, Hachette.
- DARMESTER, Arsène, HATZFELD, Adolphe et THOMAS, Antoine, 1924, *Dictionnaire général de la langue française. Du commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un Traité de la formation de la langue*, vol. I, 1-300, 7^e éd., Paris, Delgrave.
- FEW = VON WARTBURG, Walther, 1922-2002, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, 25 vol., Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Basel, Klopp/Winter/Teubner/Zbinden.
- Fouché = FOUCHÉ, Pierre, 1966-1973, *Phonétique historique du français*, 3 vol., Paris, Klincksieck.
- GAMILLSCHEG, Ernst, 1969, *Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache*, Heidelberg, Winter.
- GRANDGENT, Charles H., 1934, *An Introduction to Vulgar Latin*, New York, Hafner.
- GUSSMANN, Edmund, 2002, *Phonology: Analysis and Theory*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HALL, Tracy et HAMANN, Silke, 2010, « On the cross-linguistic avoidance of rhotic plus high front vocoid sequences », *Lingua*, n° 120, p. 1821-1844.
- HAUDRICOURT, André et JUILLAND, Alphonse, 1970, *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*, Den Haag/Paris, Mouton.

- KENSTOWICZ, Michael, 1994, *Phonology in Generative Grammar*, Oxford, Blackwell.
- LA CHAUSSÉE, François de, 1974, *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*, Paris, Klincksieck.
- , 1989, *Initiation à la morphologie historique de l'ancien français*, Paris, Klincksieck.
- LADEFOGED, Peter et FERRARI-DISNER, Sandra, 2012, *Vowels and Consonants*, 3^e éd., Oxford, Wiley-Blackwell.
- LOPORCARO, Michele, 2011, « Syllable, Segment and Prosody », dans Martin MAIDEN, John Charles SMITH et Adam LEDGEWAY (dir.), *The Cambridge History of the Romance Languages*, t. I, *Structures*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 50-108.
- LOWENSTAMM, Jean, 1996, « CV as the only syllable type », dans Jacques DURAND et Bernard LAKS (dir.), *Current Trends in Phonology. Models and Methods*, t. II, Salford, Manchester, ESRI, p. 419-441. WEB.
- MAROTTA, Giovanna, 1984, *Aspetti della struttura ritmico-temporale in italiano. Studi sulla durata vocalica*, Pisa, ETS.
- MATTE, Edouard Joseph, 1982, *Histoire des modes phonétiques du français*, Genève, Droz.
- NIEDERMANN, Max, 1985, *Précis de phonétique historique du latin*, Paris, Klincksieck.
- NYROP, Kristoffer, 1904, *Grammaire historique de la langue française*, 4 vol., Copenhague, Gyldendalske Boghandel Nordisk Forlag.
- PALMER, Leonard, 1968, *The Latin Language*, 2^e éd., London, Faber & Faber.
- PIGGOTT, Glyne, 2003, « The phonotactics of a “Prince” language: a case study », dans Stefan PLOCH (dir.), *Living on the Edge. 28 Papers in Honour of Jonathan Kaye*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter, p. 401-425.
- POPE, Mildred, 1952, *From Latin to Modern French with Especial Consideration of Anglo-Norman*, Manchester, Manchester University Press.

- REGULA, Moritz, 1955, *Historische Grammatik des Französischen*, t. I, *Lautlehre*, Heidelberg, Winter.
- RHEINFELDER, Hans, 1953, *Altfranzösische Grammatik. Erster Teil. Lautlehre*, 2^e éd., München, Hueber.
- SCHEER, Tobias, 2004, *A Lateral Theory of Phonology*, t. I, *What is CVCV, and why should it be?*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- SÉGÉRAL, Philippe et Tobias SCHEER, 2001a, « Les séquences consonne + yod en gallo-roman », *Recherches linguistiques de Vincennes*, n° 30, p. 87-120. WEB.
- , 2001b, « La Coda-Miroir », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, n° 96, p. 107-152. WEB.
- , 2008, « The Coda Mirror, stress and positional parameters », dans Joaquim BRANDÃO DE CARVALHO, Tobias SCHEER et Philippe SÉGÉRAL (dir.), *Lenition and Fortition*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 483-518. WEB.
- , à paraître, « Phonétique Historique », dans Christiane MARCHELLO-NIZIA, Bernard COMBETTES, Sophie PRÉVOST et Tobias SCHEER (dir.), *Grande grammaire historique du français*.
- STRAKA, Georges, 1979, *Les sons et les mots. Choix d'études de phonétique et de linguistique*, Paris, Klincksieck.
- TLFi = *Trésor de la Langue Française informatisé*. <http://atilf.atilf.fr/>

Résumés / Abstracts

Tobias SCHEER & Philippe SÉGÉRAL, Présentation

Résumé

À la fin du XIX^e siècle, dans le décisif élan rationaliste dont l'école allemande et, singulièrement, les néogrammairiens sont le symbole, la phonétique historique du français a connu un développement remarquable. De cette dynamique, aujourd'hui, il ne reste rien ou presque : la phonétique historique semble une discipline en sommeil. Elle a eu devant elle, dans la période récente, deux développements majeurs : l'évolution technologique – les possibilités ouvertes par l'informatique – d'un côté, les avancées sur le plan théorique de la linguistique, de l'autre, mais elle n'en a pas tiré tout le parti possible.

Dans ce contexte, l'état des lieux annoncé dans le titre du numéro ne se veut pas un résumé avant fermeture de la boutique, mais vise à rassembler quelques exemples significatifs des pistes qui s'offrent à la discipline, dans des perspectives diverses, pour peu qu'elle sache, après avoir lucidement fait les constats négatifs qui s'imposent, se vouloir de nouveau un avenir. En somme, nous cherchons à donner une idée de ce que la phonétique historique pourrait être si elle était pratiquée de manière active, à montrer que la sclérose qui l'affecte actuellement n'est pas une fatalité et qu'il existe une phonétique historique au-delà des concours, passionnante en soi et plus encore si elle est en prise avec les théories, ressources et techniques modernes.

Abstract

In the late 19th century, the study of French historical phonetics was built on the decisive rationalist momentum of

the German and particularly the neogrammarian school. It knew a remarkable development then. Today nothing (or almost nothing) is left of this vigour: French historical phonetics appears to be a moribund discipline. In recent times, it was faced with two major developments: new technology that became available (searchable corpora) and progress in linguistic theory. Both were only taken advantage of marginally, a fact that according to the authors is an important factor in the decay of the discipline.

In this context, drawing the inventory of French historical phonetics as promised in the title of the volume is not meant to be a summary of what has been before switching off the light and shutting down the blinds. Rather, the purpose is to gather relevant examples of various directions that could be explored if the discipline were to have a future. That is, the authors try to show what French historical phonetics could look like were they actively practised. They are convinced that the present situation is not set in stone and that historical phonetics may be fascinating beyond teacher training programmes especially if it is done on the grounds of modern theories and technology.

Christiane MARCHELLO-NIZIA, De JE à J' en français: étapes vers l'élision, interactions entre phonétique et syntaxe

Résumé

Nous reprenons ici la question de l'élision en français, à travers l'examen de la forme élidée du pronom personnel de première personne du singulier, J'. Nous étudions l'apparition de cette forme dans ses matérialisations successives (scansion, graphies), et dans sa progression à travers divers contextes phoniques et syntaxiques, sur un vaste corpus. Ce corpus révèle que la forme graphique élidée j(') devant voyelle n'apparaît pas dans les plus anciens textes, qu'elle ne se rencontre que dans le courant du XII^e siècle, comme G. Rydberg (Rydberg 1906 : 619-754) l'avait révélé.

On montrera que cette innovation est le résultat de la corrélation entre trois changements liés, qui sont de nature différente: la perte du caractère tonique de JE dans certains contextes (devant un verbe à initiale vocalique la voyelle atone va pouvoir s'élider), le recul de la possibilité pour JE d'être support d'enclise, et la fréquence croissante de l'expression du sujet, en particulier du sujet pronominal.

On montre qu'il faut donc distinguer (au moins) deux périodes d'élision de -e final devant voyelle pour les pronoms personnels, les pronoms régimes qui s'élident dès l'origine, et JE qui, sous ses nombreuses graphies (une vingtaine avec les enclises) à valeur différenciée, reste syllabique jusqu'au XII^e siècle et même jusqu'au XIV^e siècle dans certains contextes.

Abstract

In this article, we re-examine the problem of elision in French, through the history of the (elided form of the) pronoun J'. J' is not accepted before the 12th century, while the object pronouns ME and TE obligatorily appear as M', T', etc., before vowels since the earliest texts.

We study the appearance of successive forms of the pronoun JE, and the progress of the elided form J' in various contexts where the elided form will gradually gain importance from the 12th to the 14th century and even up to the 20th century (before a consonant: *j'sais pas*).

Roland NOSKE, L'évolution de la structure prosodique du français et du francique

Résumé

Dans la plupart des manuels sur l'histoire du français, il est dit que la phonétique et la phonologie de l'ancien français ont subi une grande influence du francique. Cette idée est erronée. La chronologie de l'évolution du francique montre qu'il est parfaitement impossible que ce soit le francique qui ait provoqué les changements en français qui lui sont attribués. En outre, la distinction phonétique qui est à la base de cette idée, à savoir la

distinction entre langues « expiratoires » et « mélodiques », s'est avérée inadéquate et est aujourd'hui dépassée.

Les faits pour lesquels on a invoqué une influence francique trouvent une explication beaucoup plus satisfaisante si l'on prend en considération l'évolution du système prosodique de la langue. La distinction entre langues « de syllabes » et langue « de mots », telle que proposée par Auer et Uhmman fournit un cadre théorique fructueux à l'appui de cette explication.

En s'appuyant sur divers critères, le présent article montre que le français s'est développé dans une direction allant du prototype langue « de mots » vers le prototype langue « de syllabes ». Pour le francique et ses héritiers que sont le néerlandais et l'allemand, l'évolution a été en sens inverse.

Abstract

In the majority of textbooks on the history of French it is stated that the phonetics and phonology of Old French have undergone a major influence of Frankish. This idea is false: the chronology of Frankish shows that this language cannot possibly have been at the origin of the changes in question. Moreover, the phonetic theoretical framework which underlies the idea of a major phonological influence of Frankish on French, *i.e.* the distinction between “expiratory” and “melodic” languages has been proven outdated and invalid.

The facts for which the Frankish influence has been invoked find a much more satisfactory explanation if one considers the evolution of the entire prosodic system of French. For this, distinction between syllable and word languages, as proposed by Auer and Uhmman, provides a fruitful framework.

Using a number of criteria, this article shows that French has evolved into a from a predominantly word language to a syllable language. For Frankish and its heirs, Dutch and German, the evolution has gone into the opposite direction.

Haïke JACOBS, L'interaction entre le système d'accentuation et la consonification des voyelles en hiatus dans la phonologie historique du français

Résumé

Cet article se propose de fournir une meilleure compréhension du rapport paradoxal entre accent et hiatus dans la phonologie historique du français. Dans les descriptions traditionnelles, la résolution des hiatus a toujours été considérée comme étant métriquement conditionnée: seules les voyelles inaccentuées y étaient sujettes. Pourtant, certaines voyelles accentuées ont également subi la consonification, ce que, comme nous le mettons en évidence, les analyses classiques n'ont pas su décrire de façon satisfaisante. Nous montrons que la tendance à éviter un hiatus est en elle-même dépourvue de tout conditionnement métrique. Le fait que c'est uniquement dans les mots bisyllabiques que la consonification est bloquée découle entièrement du système prosodique de la langue, un système qui a changé entre le latin, le latin vulgaire et l'ancien français. Nous montrerons pourquoi c'est uniquement un modèle (plus précisément la version sérialisme harmonique de la théorie de l'optimalité) avec des contraintes prosodiques interagissantes dont la hiérarchie change dans le cours de l'histoire qui permet de mettre au jour le rapport indirect entre l'accent et la (non) résolution des hiatus.

Abstract

This article purports to provide a better understanding of the paradoxical relation between stress and hiatus resolution in the historical phonology of French. In traditional analyses, the resolution of hiatus has always been considered as being metrically conditioned: only unstressed vowels were subject to consonantalisation. However, certain stressed vowels did undergo the consonantalisation process, a fact which, as we will show, classical analyses have never satisfactorily described. We will show that hiatus resolution in itself is not directly related to stress. The fact that it is only in disyllabic words that

consonantalisation was blocked follows straightforwardly from the prosodic system of the language. We furthermore show that it is precisely and only in a model (more precisely the Harmonic Serialism version of Optimality Theory) with interacting prosodic constraints that allows for a better understanding of the indirect relationship between stress and (non)resolution of hiatus.

Tobias SCHEER et Philippe SÉGÉRAL, De la communauté de destin des voyelles en syllabe fermée dans l'évolution du latin vulgaire à l'ancien français

Résumé

Nous montrons d'abord que les évolutions vocaliques du latin vulgaire à l'ancien français en syllabe fermée dans les trois positions possibles (initiale, prétonique[s], tonique) sont identiques: les timbres originels se maintiennent fondamentalement sans changement; seules trois codas particulières (nasales, l et yod) modifient les aboutissements suite à leur résolution vocalique mais de façon identique, là encore, dans les trois positions. La syncope et la centralisation vers schwa (ə), inconnues en syllabe fermée, ne s'observent ainsi qu'en syllabe ouverte (atone). L'évolution d'une voyelle dépend donc d'abord de son caractère libre ou entravé, le différentiel introduit par l'accent n'étant que secondaire et ne concernant que les voyelles en syllabe ouverte. Les évolutions vocaliques sont alors distribuées de façon simple: le maintien sans changement est l'apanage de la syllabe fermée, la syllabe ouverte étant le site de la modification de timbre (par voie de diphtongaison) à la tonique, de la centralisation ou de la syncope à l'atone. Écartant la *doxa* de l'accent « d'intensité », nous analysons l'accent comme un accent de longueur, l'allongement sous accent étant soumis à une condition syllabique: ainsi que dans nombre d'autres langues (comme l'italien), il est inhibé en syllabe fermée. Dans le cadre phonologique « CV strict » que nous présentons rapidement, ceci découle directement du fait qu'une séquence de deux noyaux vides est (universellement)

mal formée. Nous proposons *in fine* de dériver l'interdiction de la syncope et de la centralisation en syllabe fermée de la même impossibilité de deux noyaux vides successifs : ceci suppose une analyse de \emptyset en français comme un noyau vide.

Abstract

We set out by showing that the vocalic evolutions from Vulgar Latin to Old French in closed syllables are identical in the three positions that allow for closed syllables (initial, pretonic, tonic). Vowel quality remains unchanged, except for modifications due to the melodic properties of three coda consonants (nasals, l and yod) which bear on the preceding vowel when vocalizing in coda position. But here again their influence is the same in all three positions. As a corollary, syncope and centralization to schwa (\emptyset), unknown in closed syllables, are only observed in open (non-tonic) syllables. This means that the evolution of vowels depends primarily on its position in a closed or an open syllable. Differentiation according to stress is only secondary as is restricted to vowels in open syllables. As a result, vocalic evolutions have a simple distribution: closed syllables conserve vowels without modification, while open syllables produce a modification of vowel quality either through diphthongization (under stress) or syncope/centralization (non-tonic position). Taking exception with received wisdom that builds on some “initial intensity”, we analyse stress as inducing vowel length whereby tonic lengthening can go into effect only in open syllables (as in many other languages such as Italian, tonic lengthening is inhibited in closed syllables). In the framework of Strict CV which is briefly presented, this directly follows from the fact that two empty nuclei in a row are (universally) ill-formed. We propose that the prohibition of syncope and centralization in closed syllables has the same cause, *i.e.* the occurrence of two empty nuclei in a row, did they go into effect. This enforces and analysis whereby French schwa is an empty nucleus.

Andrea CALABRESE, *Markedness effects in the Gallo-Romance vowel system*

Résumé

La confusion des voyelles brèves hautes avec les voyelles longues moyennes qui produit des voyelles mi-fermées [e] et [o] ainsi que l'antériorisation de [u:] donnant [ü] constituent deux développements majeurs dans l'évolution du latin au gallo-roman. Ces développements sont également parmi les plus problématiques. L'auteur soutient que les analyses traditionnelles pré-génératives ne parviennent pas à rendre compte de ces évolutions. Il montre comment elles peuvent être analysées de manière adéquate et simple en faisant fond sur le statut marqué des combinaisons de traits [+high, -tense] et [+back, +ATR]. Les deux évolutions peuvent alors être comprises en tant qu'opérations réparatrices qui remplacent ces configurations marquées par des alternatives moins marquées.

Abstract

The merger of the short high vowels with the long mid vowels into mid close [e] and [o] and the fronting of long [u:] to [ü] are two of the major developments characterizing the evolution of the Latin vowel system into Gallo-Romance. They are also among the most problematic ones. The author argues that traditional pre-generative analyses fail to provide an adequate account for these developments and show how we can account for them in a simple and adequate alternative way. The diachronic events at hand are due to the marked status of the feature configurations [+high, -tense] and [+back, +ATR]. Both merger and fronting can then be analyzed as involving repair operations that remove these marked configurations and replace them with less marked ones.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)

Françoise BERLAN (Université Paris-Sorbonne)

Mireille HUCHON (Université Paris-Sorbonne)

Peter KOCH (Universität Tübingen)

Anthony LODGE (Saint Andrews University)

Christiane MARCHELLO-NIZIA (École Normale Supérieure-LSH, Lyon)

Robert MARTIN (Université Paris-Sorbonne/Académie des inscriptions et belles-lettres)

Georges MOLINIÉ (Université Paris-Sorbonne)

Claude MULLER (Université Bordeaux 3)

Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)

Gilles ROUSSINEAU (Université Paris-Sorbonne)

Claude THOMASSET (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Paris-Sorbonne)

Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Le Mirail)

Annie BERTIN (Université Paris 10-Nanterre)

Claude BURIDANT (Université Strasbourg 2)

Maria COLOMBO-TIMELLI (Université degli Studi di Milano)

Bernard COMBETTES (Université Nancy 2)

Frédéric DUVAL (Université de Metz)

Pierre-Yves DUFEU (Université Aix-Marseille 3)

Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense de Madrid)

Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)

Christine SILVI (Université Paris-Sorbonne)

André THIBAUT (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Université Paris-Sorbonne), Directeur de la publication

Joëlle DUCOS (Université Paris-Sorbonne-EPHE), Trésorière

Stéphane MARCOTTE (Université Paris-Sorbonne), Secrétaire de rédaction

Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne), Secrétaire de rédaction

Antoine GAUTIER (Université Paris-Sorbonne), Diffusion de la revue



Table des matières

Présentation	
Philippe SÉGÉRAL & Tobias SCHEER	7
De JE à J' en français : étapes vers l'élision, interactions entre phonétique et syntaxe	
Christiane MARCHELLO-NIZIA	17
L'évolution de la structure prosodique du français et du francique	
Roland NOSKE	45
L'interaction entre le système d'accentuation et la consonification des voyelles en hiatus dans la phonologie historique du français	
Haïke JACOBS	79
De la communauté de destin des voyelles en syllabe fermée dans l'évolution du latin vulgaire à l'ancien français	
Philippe SÉGÉRAL & Tobias SCHEER	105
Markedness effects in the Gallo-Romance vowel system	
Andrea CALABRESE	153
Résumés / Abstracts	197